



Revue

HISTOIRE(S) de l'Amérique latine

Vol. 9 (2013)

**De l'exploration de la vallée de l'Urubamba à la « découverte » du
Machu Picchu au XIXe siècle : une histoire d'enjeux divergents**

Pascal RIVIALE

www.hisal.org | novembre 2013

URI: <http://www.hisal.org/revue/article/Riviale2013>

De l'exploration de la vallée de l'Urubamba à la « découverte » du Machu Picchu au XIXe siècle : une histoire d'enjeux divergents

Pascal Riviale*

Il y a quelques années un article a relancé un vieux débat sur la primauté de la découverte du site archéologique du Machu Picchu : cet article avançait l'hypothèse selon laquelle un certain Augusto Berns, un entrepreneur allemand établi dans la vallée de l'Urubamba dans le dernier tiers du XIXe siècle, aurait été le premier à découvrir le site¹ ; peu après éclata une polémique – abondamment relayée sur la toile – portant sur le prétendu pillage du Machu Picchu par ce même Berns dans les années qui suivirent. On a pu constater à cette occasion les méfaits de l'usage non contrôlé des sources dans le contexte médiatique encore moins contrôlé de l'internet... Cette polémique prit d'autant plus d'ampleur qu'elle s'inscrivait dans le contexte des préparatifs de la célébration du centenaire de la découverte officielle du site patrimonial péruvien par l'Américain Hiram Bingham en 1911 et qu'elle contribuait à relancer la question alors toujours pendante des collections archéologiques prélevées sur place et envoyées « pour étude » à l'Université de Yale. Sans vouloir trancher la question plus spécifique du rôle supposé de Berns dans cette histoire², il apparaît évident que Bingham n'était pas le premier à visiter le site de Machu Picchu – ce qu'il n'a jamais prétendu d'ailleurs. Une

* Archives nationales, chercheur associé au centre EREA du LESC (CNRS-Université Paris-Ouest Nanterre)

¹ Paolo Greer. « Machu Picchu before Bingham », *South American Explorers*, juin 2008. Consultable en ligne sur peru.icomos.org/MpbeforeB.pdf.

² On trouvera un aperçu de ces débats et des argumentations avancées sur le site lastdaysoftheincas.com. Nous nous permettons néanmoins de noter jusqu'ici l'absence de sources vraiment convaincantes étayant cette hypothèse.

anecdote illustre clairement cette réalité. Dans les premiers mois de 1877 Charles Wiener, chargé par le gouvernement français d'effectuer une mission d'études archéologiques et ethnographiques au Pérou et en Bolivie, était sur le point d'achever son parcours du Pérou lorsqu'il décida de faire un détour jusqu'aux abords de la forêt amazonienne dans la région du fleuve Ucayali, afin d'y rencontrer les groupes indigènes qui y vivaient. En chemin, alors qu'il se trouvait dans la haute vallée de l'Urubamba, Wiener obtint une information intéressante :

On me parla à Ollantaitambo des vestiges anciens qui existaient sur le versant est de la Cordillère, et dont je connaissais de nom les principaux, Vilcabamba et Choquequirao. Ce dernier groupe de ruines, je l'avais vu sur le bord de l'Apurimac, en face de la terrasse de Incahuasy. On me parlait d'autres villes encore, de Huaina-Picchu et de Matcho-Picchu, et je résolus de faire une dernière excursion vers l'Est avant de continuer ma route vers le Sud.³

Nous ne savons pas si Wiener tenta réellement de découvrir ces fameux vestiges archéologiques, néanmoins l'itinéraire qu'il emprunta alors pour rejoindre la partie basse de la vallée et de là suivre le cours de l'Ucayali jusqu'à la forêt, était bien trop éloigné du Machu-Picchu pour qu'il ait la moindre chance d'apercevoir le site. Il suivit en effet le chemin traditionnel qui, au lieu de longer la rivière Urubamba, fait un léger détour vers l'Est, monte en altitude en passant par Panticalla puis redescend vers Lucumayo, Huiro, puis Chahuillay pour retrouver le cours de l'Urubamba bien plus bas dans la vallée. Dans son récit publié le voyageur s'interroge justement sur le motif de ce détour obligé :

On se demande avec étonnement pourquoi les propriétaires de la vallée de Santa Ana, les hacendados, tous fort riches, n'ont pas fait établir un chemin longeant les rives du rio Urubamba, et pourquoi ils s'imposent un détour considérable et la nécessité de s'élever à des altitudes inhospitalières pour franchir la Cordillère, quand il leur serait aisé d'abrèger la route en suivant une ligne droite.⁴

En fait il y eut plusieurs tentatives pour ouvrir cette route, comme nous le verrons ; il nous paraît d'ailleurs probable que ce fut à l'occasion d'explorations effectuées dans le cadre d'opérations de travaux publics ou de projets industriels au cours du XIX^e siècle que le site de Machu Picchu fut visité et apprécié pour sa valeur historique et archéologique. Cependant la nouvelle de cette découverte n'eut pas les honneurs de la presse, elle demeura gardée au sein d'un cercle restreint d'amateurs et d'érudits cuzquéniens jusqu'à ce que certains d'entre eux fassent la rencontre de ce voyageur brillant et séducteur qu'était Charles Wiener et lui confient cette information cruciale. Cette divergence d'attitude face aux vestiges archéologiques dans le Pérou du XIX^e

³ Charles Wiener. *Pérou et Bolivie*. Paris, Hachette, 1880, p.345. Sur ce voyageur, le contexte de sa mission et les résultats de ses recherches sur place voir notre introduction dans la réédition de son récit : *Voyage au Pérou et en Bolivie (1875-1877)*. Paris, Ginkgo, 2010.

⁴ Ibid, p.346.

siècle est à notre sens très révélatrice : nous avons d'un côté des érudits péruviens entourés en permanence des vestiges de leur glorieux passé antérieur à la Conquête, et d'un autre des voyageurs « scientifiques » envoyés sur le terrain par divers gouvernements ou institutions d'Europe ou des États-Unis afin de collecter de la manière la plus « efficace » possible des informations devant leur permettre de reconstruire une histoire mondiale de l'humanité.

Plus que la question quelque peu stérile sur le plan historiographique de la supposée paternité de la découverte de tel ou tel site archéologique (en l'occurrence ici le Machu Picchu), il nous semble plus intéressant de nous interroger sur l'apparente absence des acteurs péruviens sur la scène scientifique à la charnière du XIX^e au XX^e siècle. Nous verrons donc dans un premier temps dans quel contexte a possiblement été découvert le site de Machu Picchu et a été évalué son intérêt archéologique ; puis nous nous pencherons sur la question problématique de la carte de la vallée de l'Urubamba publiée par Wiener en 1880 ; enfin, nous nous interrogerons sur cette divergence d'approche que l'on peut souvent noter au XIX^e siècle entre érudits péruviens et voyageurs étrangers concernant l'étude du passé préhispanique.

L'exploitation des ressources naturelles et les travaux publics dans la vallée de l'Urubamba

Depuis les premières décennies ayant suivi l'Indépendance les élites économiques et sociales ainsi que les pouvoirs publics du Sud andin avaient conscience du frein à leur développement économique que représentait l'absence de voies de communication. L'utilisation du réseau fluvial était connue depuis longtemps, notamment celui permettant de rejoindre le grand voisin brésilien et au-delà l'océan Atlantique. C'est ce chemin qu'avait emprunté en 1843 le Cuzquézien José Manuel Valdez y Palacios pour fuir les troupes du général San Roman et qu'il décrivit dans un petit opuscule publié l'année suivante à Rio de Janeiro⁵ ; son itinéraire passait depuis Ollantaytambo par une voie montant un peu à l'Est dans la Cordillère puis redescendant jusqu'au débouché du rio Lucumayo sur l'Urubamba. C'était apparemment la route la plus classique pour rejoindre le réseau fluvial de l'Ucayali et suivre ses eaux jusqu'à l'Amazone bien plus au Nord. Quelques années plus tard Francis de Castelnau, chargé – entre autres objectifs – d'explorer les possibilités d'exploitation des voies navigables de l'Amazone, emprunta en 1847 ce même itinéraire, en compagnie de ses assistants et d'une équipe péruvienne commandée par le capitaine frégate Carrasco. Cette expédition, ainsi que la

⁵ José Manuel Valdez y Palacios. *Viagem da cidade do Cuzco a de Belem do Grão Para pelos rios Vilcamayu, Ucayali e Amazonas*. Rio de Janeiro, typographia Austral, 1844. La partie péruvienne de ce voyage a été traduite en espagnol et publiée en 1971 ; c'est cette dernière version que nous avons consultée. *Viaje del Cuzco a Belen en el Gran Para*, Lima, Biblioteca Nacional del Perú, 1971.

publication en 1848 par le R.P. Bovo de Revello d'un essai⁶ sur les possibilités de développement économique de la région du Paucartambo illustrent ce contexte d'émulation politique, économique et intellectuel que l'on peut observer dans la région cuzquéniennne dans ces années-là. Parmi les projets formés alors apparaît celui d'ouvrir un chemin le long de la rive du rio Urubamba. Reprenant apparemment un projet avorté quelques années auparavant⁷, les travaux démarrèrent en 1848 et les ouvriers se trouvaient déjà en contrebas du Machu Picchu, comme on peut le comprendre d'après cet article publié dans un journal de Cuzco :

Nouveau chemin dans les vallées de Santa Ana.

République du Pérou. Garde nationale d'Urubamba. Poquesccasa, 24 octobre 1848. Au Vénérable Préfet du département.

Aujourd'hui ont été arrêtés les travaux de percement en ce lieu [Urubamba] ainsi qu'à la Media Naranja faute de poudre explosive [...].⁸

Cette communication était signée Anselmo Yabar ; ce manque de poudre pour détruire les parties rocheuses faisant obstacle expliquait selon lui le retard pris dans l'avancement des travaux. Le point dénommé ici « Media Naranja » (aujourd'hui plus connu sous le toponyme Putucusi) est cette formidable masse rocheuse située juste en face du Machu Picchu sur l'autre rive du rio Urubamba. Quelques jours plus tard un autre périodique publiait une lettre du sous-préfet de Paucartambo rendant compte de sa tournée d'inspection visant à vérifier l'avancement des travaux. Partant de Chahuillay il passa par Pumachaco et Colpani pour arriver à un lieu qu'il dénommait Macho Camanti :

Chemin de Santa Ana.

Le sous-préfet de Paucartambo, Cuzco, 13 novembre 1848, au Vénérable général, Préfet du département.

En accomplissement de la mission dont vous m'aviez chargé verbalement, j'ai entrepris l'inspection du nouveau chemin des vallées de Santa Ana ; [...] j'ai le plaisir de vous dresser une idée exacte de la résolution du problème de son ouverture qui provoque tant d'intérêt dans le département et en particulier parmi les propriétaires de ces vallées [...]. Du pied de ce piton [le Macho Camanti] s'étend une longue et belle plage jusqu'à l'éminence [peñolería] Huaina Camanti qui, se trouvant quasiment unie en une seule masse à la crête du Cercado,

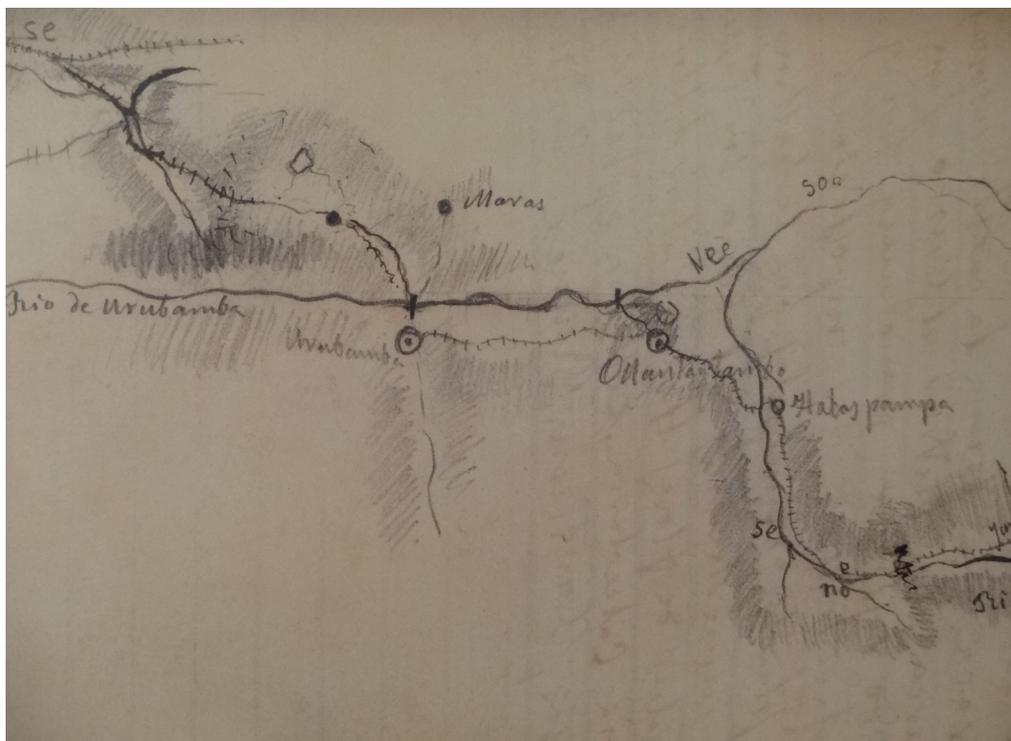
⁶ Julián Bovo de Revello. *Brillante porvenir del Cuzco*. Cet ouvrage fut d'abord publié à Cuzco en 1848 par Manuel Celestino Torres, puis réimprimé à Lima cette même année ; il existe une autre édition liménienne faite en 1889 à l'imprimerie de la calle de Quilca.

⁷ Dans un article récent Donato Amado Gonzalez dit qu'un premier projet aurait été lancé en 1830 ; les travaux semblent avoir été réinitiés en 1846 et l'on projette alors de construire plusieurs petits ponts pour traverser le fleuve, notamment en contrebas de « Macho Picho » pour mener jusqu'à Aucamayo en suivant la berge du fleuve. L'auteur ne cite malheureusement pas ses sources. « "El pueblo antiguo del Ynga nombrado Guainapichu". Desde la perspectiva histórica », *Mosoq Kosko*, n°13, août 2012, pp.7-13.

⁸ Lettre publiée dans le journal cuzquénienn *El Triunfo del pueblo*, 4 novembre 1848. Tous les textes provenant de publications péruviennes sont nos traductions.

constitue un obstacle au passage ; cependant aucune de ces masses rocheuses n'atteignant l'ampleur de la Media Naranja, il est possible d'y ouvrir une voie sans grande difficulté et sans nécessité de rompre la roche jusqu'au sommet [...]. Dépassant ce point, on doit longer les flancs de la Media Naranja où il faut détruire à coups de dynamite les nombreuses accumulations de pierres [...]. Depuis le piton de Macho Camanti jusqu'à la Media Naranja on dénombre quatre éminences : la première sous le nom de celui-ci, puis San Miguel, Huaina Camanti et le Cercado.⁹

Finalement les difficultés matérielles eurent provisoirement raison du projet. Pendant des années le seul chemin possible reliant la haut de la vallée de l'Urubamba (depuis Ollantaytambo) à la basse vallée (à partir de Chahuillay, pour se diriger vers Hadquiña ou Cocabambilla) demeura celui longeant le cours du rio Lucumayo un peu plus à l'Est ; c'est celui que suivit à deux reprises Antonio Raimondi lorsqu'il passa dans la province d'Urubamba en 1858 puis 1865.¹⁰



Esquisse tracée par Antonio Raimondi de son itinéraire dans la vallée de l'Urubamba (1858). Coll. Fundación Educacional Raimondi, Lima. Noter que le Nord pointe du côté droit de la carte.

⁹ « Camino de Santa Ana », *El Demócrata Americano*, 17 novembre 1848.

¹⁰ Antonio Raimondi. *El Perú*. Tomo I, parte preliminar. Lima, Escuela Tipografica Salesiana, 1940, pp.108 et 162. Voir aussi le croquis tracé par Raimondi dans son carnet de voyage n°9 en 1858, on en trouve une reproduction dans la partie préliminaire au jeu de feuilles de la carte monumentale du Pérou publiée par Luis Felipe Villacorta Ostalazza. *Terra nostra. Antonio Raimondi y la cartografía del rumbo del Perú*. Lima, Asociación Educacional Antonio Raimondi, 2012.

En 1858 également les frères Ernest et Alfred Grandidier, chargés d'une mission d'exploration de l'Amérique du Sud par le gouvernement français, partirent d'Ollantaytambo pour rejoindre Echarate¹¹ ; leur itinéraire n'est pas très précis mais il est des plus probables que ce soit le même que celui emprunté par Raimondi. En 1860 c'est un autre chargé de mission français qui passait dans les parages. Émile Colpaërt semble avoir été particulièrement intéressé par la région de Cuzco puisqu'il finit par s'y établir définitivement. Dans un rapport adressé au ministère d'État français en 1863, il relatait – avec emphase et peut-être un peu d'exagération – ses études archéologiques, ethnographiques, géographiques et économiques menées dans la région :

A Cuzco je fis un long séjour ; je me trouvai là au cœur du vieil empire des Incas [...]. J'explorai de fond en comble toute cette contrée, étudiant et photographiant les ruines des anciennes cités, les monolithes et les débris des enceintes fortifiées, fouillant les tumulus, les anciens sépulcres, les puits mortuaires et ramassant une ample moisson de souvenirs historiques. Cette œuvre, conduite à travers mille alternatives de succès et de revers, dans un pays dénué de ressources et sans chemins praticables, ne s'accomplit que lentement [...]. Après un mois de repos, mois employé à mettre en ordre mes notes et mes clichés, je résolus d'aller visiter les forêts vierges et cette immense portion de territoire inconnu appelé "desconocido" qui embrasse six cents lieues carrées depuis les vallées de Paucartambo jusqu'au Brésil [...]. Nous partîmes en décembre 1860. Un mois après notre départ nous avons parcouru toute la vallée de Santa Ana appelée à devenir le grenier d'abondance le plus riche du monde quand les fermiers et les propriétaires auront des bras et des routes de communication à leur disposition. Au commencement de février [1861], après mille incidents émouvants dont le récit serait trop long, notre petite expédition se trouva engagée en pleines régions inconnues, au milieu d'impenétrables forêts vierges où la cire, la gomme, le caoutchouc et tant d'autres productions variées s'étaient aux regards, mais où le voyageur ne se fraie un passage qu'une boussole et une hache dans les mains. Nos vivres étaient épuisés depuis quelques jours et nos moyens de défense insuffisants pour résister aux attaques de certaines tribus agressives ; la fatigue et la faim avaient découragés nos hommes et force me fut de donner à mon grand regret le signal du retour. Notre retraite s'opéra péniblement à travers les broussailles et les lianes ; nous côtoyâmes les bords du rio Urubamba et rentrâmes enfin à Cuzco par Cocabambilla, dans le délabrement le plus complet, dénués de tout et la santé ruinée par les privations et les misères, après cent soixante trois jours de marche !¹²

¹¹ Ernest Grandidier. *Voyage dans l'Amérique du Sud. Pérou et Bolivie*. Paris, Michel Lévy frères, 1861, pp.104-105.

¹² « Rapport adressé de Cuzco (Pérou) à Son Excellence Monsieur le Comte Walewski Ministre d'État, par Émile Colpaërt envoyé en mission scientifique dans l'Amérique du Sud par Son Excellence Monsieur Rouland Ministre de l'Instruction publique » (Cuzco, 25 mai 1863). Archives nationales. F/17/2949, dossier Colpaërt. Ce voyageur obtint en 1864 une nouvelle mission d'étude pour le Pérou, s'établissant définitivement à Cuzco et ne donna plus aucune nouvelle ; on sait cependant qu'il continua d'exercer sur

Quelques mois plus tard, à son retour à Cuzco après un séjour à Lima, il reçut de la part de la Société zoologique d'acclimatation française une demande de graines et de plants de coca, ce qui motiva pour Colpaërt une nouvelle expédition :

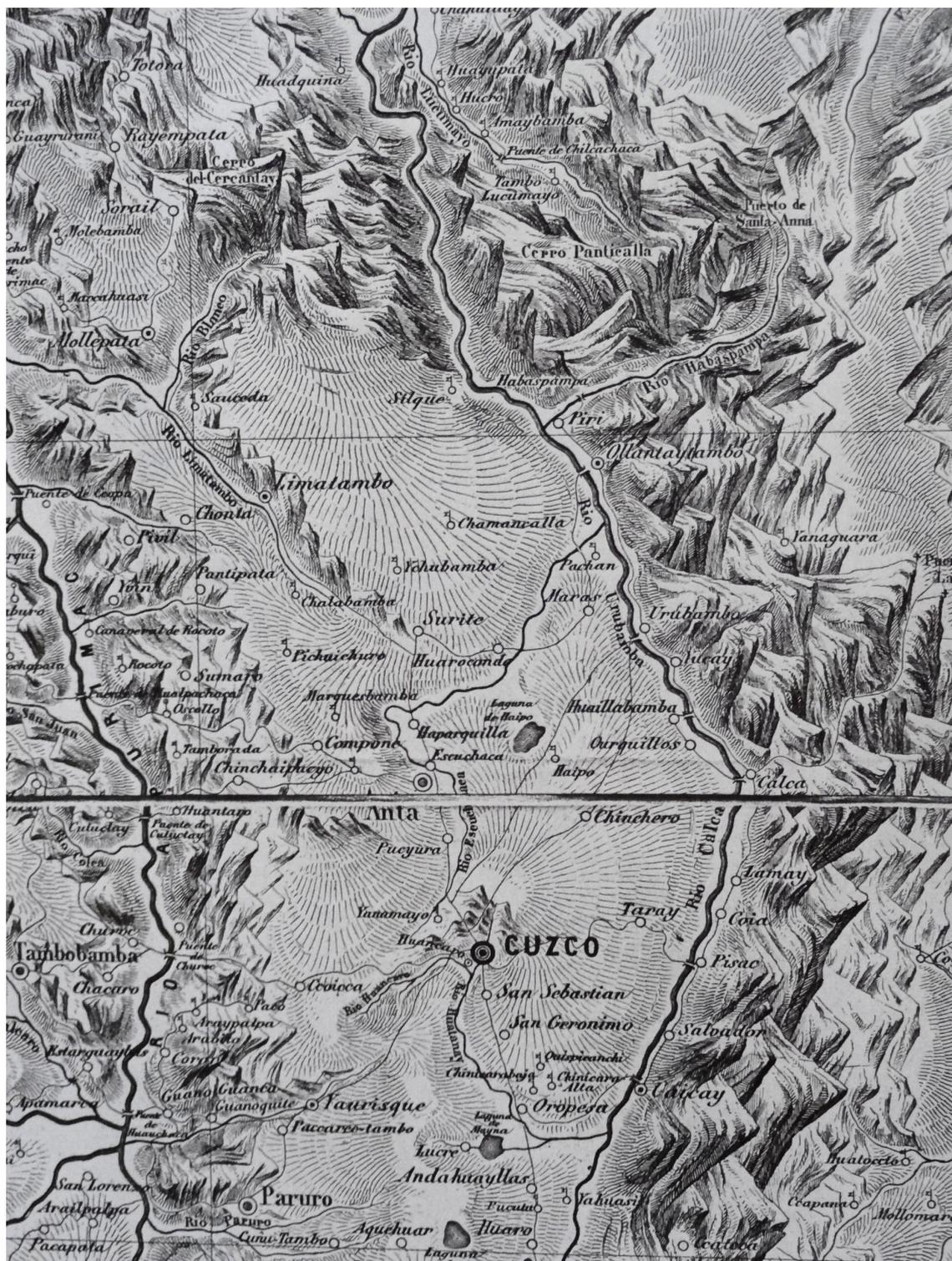
Désireux de répondre à la marque flatteuse dont je venais d'être l'objet, je partis quelques temps après mon installation à Cuzco, pour les deux grandes contrées où la coca est cultivée sur une grande échelle. Je visitai d'abord la vallée de Santa Ana, située au Nord-ouest de Cuzco, puis je me dirigeai vers l'Est vers la province de Carabaya dont les vallées de Lohasa, Phara et Patambuco [?] jouissent de l'avantage de produire quatre cosechas (récoltes) par an.¹³

En l'état actuel des sources disponibles il est difficile de faire la part de ce que Colpaërt a réellement fait et de ce qu'il a plus ou moins inventé, il est néanmoins plausible qu'il ait effectué ces expéditions vers le Nord et l'Est du Cuzco qu'il évoque dans son rapport. De passage en France en 1864 entre ses deux missions il dessina et fit graver à Paris une carte du département de Cuzco¹⁴ ; on notera que la partie de la vallée de l'Urubamba, entre Silque et Huaquiña ne comprend aucun toponyme et ne présente qu'une suite de hauts sommets enserrant le fleuve, tandis que la section un peu plus à l'Est suivant le cours du rio Lucumayo est beaucoup plus détaillée, ce qui laisse à penser que c'est cet itinéraire que Colpaërt emprunta lui aussi pour rejoindre la partie basse de l'Urubamba.

place son métier de photographe -peut-être en parallèle à d'autres activités industrielles – et qu'il y fonda une famille. Sur ce personnage voir Pascal Riviale. *Un siècle d'archéologie française au Pérou (1821-1914)*. Paris, L'Harmattan, 1996, pp.113-121.

¹³ Ibid.

¹⁴ *Mapa del departamento del Cuzco dedicado al Benemerito Señor general Don José Miguel Medina Prefecto de la ciudad del Callao por Emilio Colpaert*. Paris, 1865, carte gravée par Erhard Schieble, imprimée par Bry. Un exemplaire de cette carte se trouve notamment à la Bibliothèque nationale de France.



« Mapa del departamento del Cuzco, por Emilio Colpaert ». Paris, 1865.
 Carte gravée par Erhard Schieble

Puis au début de l'année 1868 quelques propriétaires résidents de la vallée (Pedro M. Miota, José María Galdo, Manuel Avelino, Mariano Orihuelas, Pablo Umeres) invitèrent l'ingénieur John W. Nystrom¹⁵ à venir évaluer les possibilités d'exploitation des mines d'or et d'argent de la région. Cependant l'ingénieur fut plus impressionné par d'autres potentialités de la région. Pour cette raison il organisa une réunion publique à Cuzco le 20 janvier 1868, dont on trouve le compte rendu dans le journal *La Situación* :

Je vous ai invité par voie de presse à vous réunir dans cette ville avec l'objectif de discuter d'un programme relatif des améliorations à apporter à ce département et si possible de former une association fondée sur l'industrie, le commerce et les voies de communication à vapeur [...]. L'or, l'argent paraissent occuper toute votre attention, tandis que les métaux nobles appelés « fer » et « cuivre » qui constituent la richesse et la félicité des nations sont ici entièrement oubliés [...]. C'est pour cela que je vous propose dans le cadre de cette réunion d'organiser une grande compagnie ayant pour objectif de planifier dans l'Urubamba le travail du fer conjointement à un chemin de fer depuis le point navigable du rio Vilcomayo jusqu'à Sicuani et le Cuzco. Vous remarquerez que ceci est une vaste entreprise mais je me permets de vous assurer que cela n'excède pas les moyens disponibles et que ce n'est qu'une bagatelle en comparaison de la profusion [des réalisations] des Incas.¹⁶

Au terme de cette réunion fut constituée une « Sociedad Minero-comercial » avec une cinquantaine d'actionnaires¹⁷. Quelques jours plus tard Nystrom organisa une expédition pour examiner les rives du rio Urubamba et étudier les possibilités d'y construire une ligne de chemin de fer :

¹⁵ John William Nystrom (1824 ou 1825-1885) : ingénieur d'origine suédoise ; il semble avoir eu dans un premier temps une longue expérience aux États-Unis en tant qu'ingénieur de marine, notamment dans le développement de systèmes de locomotion à vapeur. Dans des circonstances inconnues il aurait été engagé en 1867 pour venir travailler au Pérou. Après avoir effectué les explorations de repérage dans la vallée de l'Urubamba et la région du Paucartambo en 1868 dont il est question dans cet article, il fut chargé en 1869 par le gouvernement péruvien de diriger une expédition d'exploration de la région du Chanchamayo.

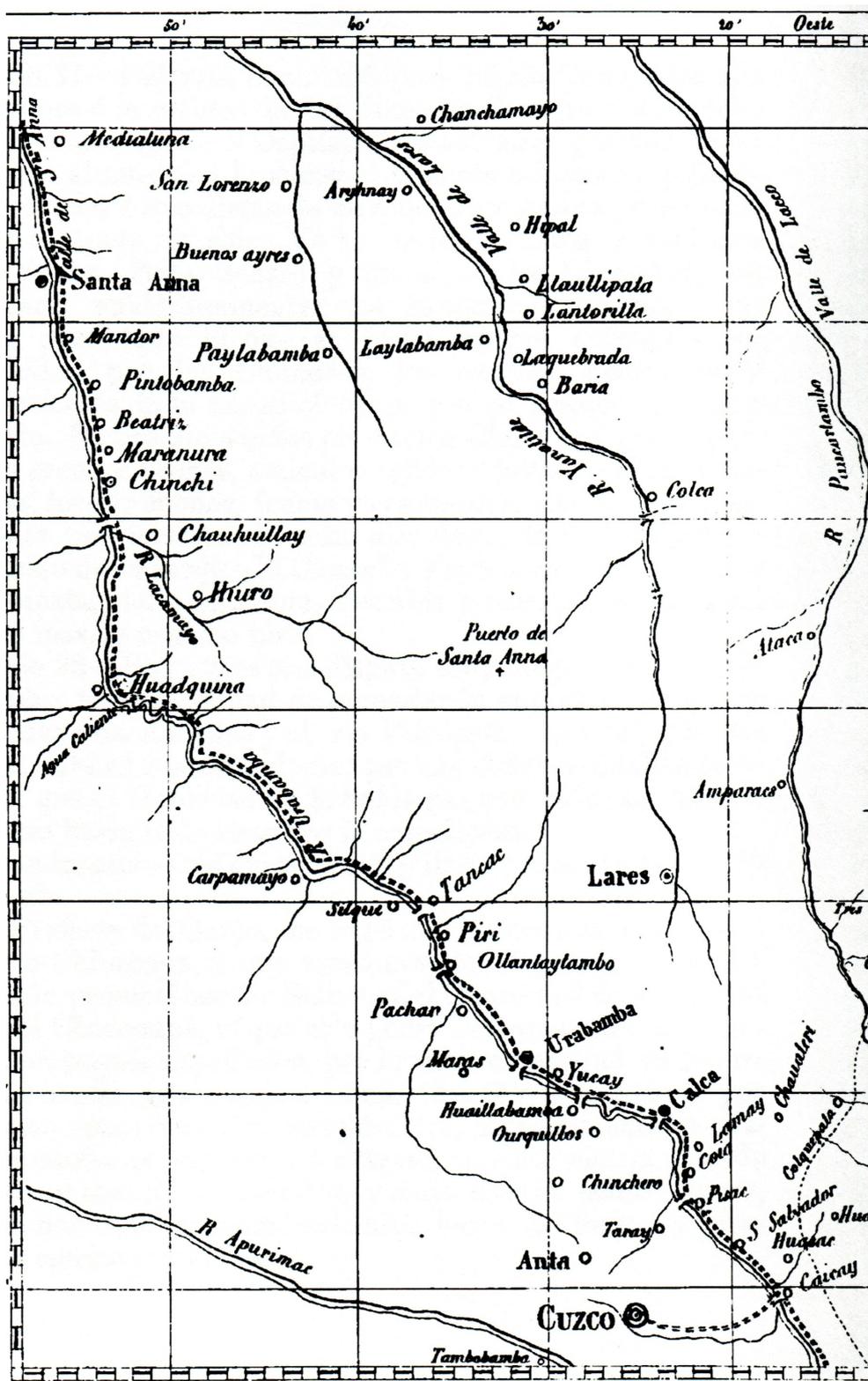
¹⁶ « Meeting industrial », *La Situación*, 31 janvier 1868. Nystrom a publié l'intégralité du texte de sa conférence dans *Informe al Supremo gobierno del Perú : sobre una expedición al interior de la República*. Lima, Imp. y lit. de E. Prugue, 1868. D'autres périodiques locaux rendirent compte de cette même réunion, tels *El Meridional* des 23 et 31 janvier 1868.

¹⁷ John William Nystrom. *Informe al Supremo gobierno...*, 1868, p.18. Il est à noter que si Augusto Berns – ce fameux entrepreneur et aventurier que certains prétendent être le ou l'un des premiers découvreurs et pilliers du Machu Picchu – était déjà installé dans la province d'Urubamba en 1867 – comme cela s'est dit -, il n'apparaît pas dans la liste des premiers actionnaires de la société fondée par Nystrom (qui apparaît dans sa publication sous le nouveau nom de « Sociedad Metalurgica del Cuzco ». Ibid, p.20). Par contre Donato Amado Gonzalez signale qu'il apparaît en 1873 dans un contrat pour la création d'une société visant à exploiter diverses ressources naturelles de la vallée de l'Urubamba (bois, gommés, caoutchouc, etc.); les autres associés étant José Balaguer, José Ancedo et Juan Manuel Campero). « "El pueblo antiguo del Ynga nombrado Guainapichu"... » *op.cit.*, p.12.

*L'expédition partit de la ville d'Urubamba le 1^{er} février 1868 et rentra le 26 février 1868. les deux rives du fleuve furent examinées depuis Urubamba jusqu'à Sahuayaco, une distance de trente lieues sur lesquelles il y a quelques petites difficultés pour construire un chemin de fer, mais toutes sur de courtes longueurs et qui ne seraient pas considérées comme telles en Europe ou aux États-Unis. A très peu d'exceptions une rive du fleuve a assez d'espace pour ce chemin, mais cette partie plate se trouve parfois sur une rive, parfois sur l'autre, ce qui impliquerait de traverser le fleuve afin d'éviter les parties rocheuses.*¹⁸

Dans son rapport Nystrom ne donne aucun détail sur ce qu'il avait pu observer au cours de son exploration de la partie haute de l'Urubamba, depuis la ville du même nom jusqu'à Huadquiña. Dans cette publication est insérée une carte de la province d'Urubamba sur laquelle est indiqué le tracé du chemin de fer imaginé suivant le cours du fleuve. Cette carte n'est toutefois pas très détaillée et ne mentionne pas le cerro Machu Picchu ; cela n'a rien de surprenant dans la mesure où ce n'est pas cette partie de la vallée qui avait attiré son attention mais plutôt la section basse débouchant sur l'Ucayali ainsi que la partie forestière. Ses explorations et son rapport eurent néanmoins un grand retentissement : dans les mois qui suivirent sa publication parurent dans la presse nationale de nombreux articles relatifs à de nouveaux projets d'explorations, de colonisation et de valorisation des régions orientales du Pérou.

¹⁸ Nystrom. *Ibid*, p.21.



« Mapa de una parte importante del departamento del Cuzco », dans Nystrom, 1868.

Cependant les projets de construction d'une voie de chemin de fer dans la vallée de l'Urubamba ne se concrétisèrent pas. Les années passèrent avant qu'un nouveau projet n'apparaisse. Dans le journal cuzquénien *El Ferrocarril* du 16 mars 1871 on pouvait lire la nouvelle suivante :

En remplacement de M. Henry¹⁹ chargé de la réfection des chemins des vallées de ce département est sur le point d'arriver M. Herman Göhring afin qu'il apprenne le travail avec son prédécesseur. On dit que M. Göhring est un minéralogiste renommé dans les milieux industriels d'Europe. C'est avec une telle recommandation que notre gouvernement l'a engagé, afin qu'il fasse tout à la fois une étude spéciale des innombrables gisements de minerais, une classification des métaux et une évaluation de la teneur de chacun d'entre eux [...].

Presque deux ans plus tard, ce même périodique publiait le long rapport que José Teodosio Rozas venait de remettre à la Junta Directiva de Caminos, rapport relatif à son inspection des travaux effectués par Göhring dans la vallée de l'Urubamba :

Cuzco, 6 janvier 1873.

A M. le Président de l'honorable Comité directeur des chemins des vallées.

M. le Président,

J'ai l'honneur de vous annoncer mon retour de la Media Naranja, après avoir accompli la mission que m'avait confiée le Comité directeur que vous présidez si dignement, afin de recevoir la seconde section des chemins ouverts de Piri à Chahuillay et d'inspecter dans le même temps l'ensemble du chemin depuis Piri jusqu'à la Media Naranja, dû à M. l'ingénieur Herman Göhring ; de quoi je ferai un récit circonstancié.

Le 18 décembre [1872] j'entrepris mon voyage depuis mon hacienda Huandar, avec deux jours de retard sur le rendez-vous fixé avec MM. Polo et Göhring pour nous retrouver à Urubamba, du fait d'une légère indisposition dont je souffrais. Dans l'après-midi à Urubamba je rencontrai seulement mon frère qui, enthousiasmé par ce genre d'expéditions, voulais m'accompagner dans mon voyage. Celui-ci m'indiqua que les MM. Polo et Göhring étaient déjà partis en direction de la Media Naranja.

Le lendemain, 19, nous reprîmes la route avec un compagnon de plus, M. Mariano Piedra, concitoyen d'Urubamba. A la mi-journée nous atteignîmes l'extrémité de l'hacienda de Piri, à partir d'où commence le tracé du nouveau chemin, direct, droit et confortable, suivant la rive du fleuve, laissant à droite l'ancien chemin qui mène aux vallées par la gorge étroite et épineuse d'Habaspampa [...]. Il y a trente deux ans²⁰ d'autres hommes ont entrepris le même projet que l'honorable Comité directeur et y ont investis de larges sommes, mais sans succès ! Il revient à la philanthropie et au labeur du Comité ainsi qu'aux efforts infatigables de

¹⁹ Il s'agit probablement de Charles Henry, un ingénieur français établi au Pérou depuis 1860.

²⁰ Par cette allusion on comprend qu'un précédent projet d'ouverture d'une route le long de l'Urubamba avait été formé en 1840 mais n'avait pas abouti ; à la fin de son rapport Rozas mentionne d'ailleurs un des anciens acteurs de ce projet : un certain Santos Flores qui, dit-il, suivait l'avancement des travaux avec grand intérêt.

l'intelligent M. Göhring la satisfaction d'avoir mené à son terme un ouvrage que n'ont pu réussir d'autres entrepreneurs. Plein d'enthousiasme et d'allégresse je me lançai à toute allure sur le nouveau chemin. A peu près une demi-lieue plus loin nous arrivâmes au premier pont de bois au pied de l'hacienda Tancac [...]. Nous poursuivîmes le voyage toujours sur ce chemin plat, facile et droit, laissant sur la droite l'ancien chemin qui conduit à Torontoy, en suivant les sinuosités et les courbes des rochers [...]. Vers les 4 heures de l'après-midi nous arrivâmes à l'hacienda de Torontoy, où nous fûmes bien reçus par le propriétaire M. Angulo [...]. Le 20, à 9 heures du matin nous prîmes congé de notre aimable hôte afin de poursuivre notre voyage [...]. Depuis le sommet Poquescasa on découvre déjà l'imposant piton du Huaina Picchu, en face duquel se trouve la fameuse Media Naranja. Depuis une demi-heure déjà il tombait une pluie constante et nous nous vîmes donc obligés de descendre de cheval ici pour continuer à pied sur une partie empierrée plutôt que sur le chemin. Au milieu de notre laborieuse descente nous parvint une rafale de détonation provenant d'un tir de dynamite qui me tira une exclamation de joie : dorénavant ces lieux ne seront plus d'inaccessibles déserts ! Après une heure de route nous achevons de descendre la pente du nouveau chemin pour atteindre la surface plane et ouverte de la vallée. Après un court repos nous reprîmes la route. Un quart de lieue plus loin nous rencontrâmes quelques ouvriers qui terminaient de détruire un petit relief rocheux que nous traversâmes sans difficulté. Quinze minutes après nous entrions dans le campement de M. Göhring qui nous reçut avec enthousiasme et allégresse, de même que M. Polo. En dépit du fait que nous étions trempés des pieds à la tête et que l'averse continuait je ne pouvais maîtriser mon impatience de voir et de passer par le chemin de la Media Naranja [...]. Mon anxiété redoubla et se transforma en enthousiasme délirant en entendant brusquement les détonations successives de six tirs de dynamite, tels six coups de canons, qui dominèrent un instant le fracas du fleuve tumultueux s'écrasant contre le Huaina Piccho [sic] pour se précipiter ensuite contre la Media Naranja [...]. La dureté du granite a cédé au ciseau de l'homme et a offert son sein pour soutenir ses plans audacieux ! Ces broussailles sauvages qui abritaient seulement de dangereuses vipères ont aujourd'hui ouvert ses trésors à l'industrie de l'homme laborieux. Un jour viendra où au lieu de l'étroit sentier qui aujourd'hui traverse la Media Naranja s'ouvrira un tunnel pour donner accès à la locomotive et unir ainsi en un chaînon de vapeur et de granite le Nouveau et l'ancien monde. Avec cette vision de l'avenir je me représentai l'entrepreneur M. Göhring comme un héros [...] ! A peine l'averse terminée je pris le chemin de la fameuse Media Naranja où je trouvai plus de trente ouvriers qui taillaient les reliefs subsistants pour achever le travail. Non seulement la difficulté était vaincue, le piton creusé et le passage ouvert, mais le chemin était entièrement tracé [...]. La Media Naranja est une roche de granite d'une inclinaison quasi perpendiculaire au fleuve, s'élevant à vue d'œil à une hauteur oscillant entre 150 et 180 varas et d'une largeur d'environ 360 varas à l'endroit où on l'a ouvert le chemin, largeur qui a été réduite à 320 varas²¹ suite au travail de sape effectué [...]. Le Huaina Piccho qui est situé en face à une très courte distance est d'une élévation bien plus considérable et mesure en largeur environ un quart de lieue. C'est la même roche séparée de la Media Naranja par l'action lente mais sûre du fleuve durant un nombre incalculable de siècles [...]. Le lendemain 21 nous 18

²¹ La vara est une ancienne unité de mesure espagnole équivalente à 83,6 centimètres ; les valeurs données dans le texte en varas seraient donc environ respectivement les suivantes : 150 varas = 125 mètres ; 180 varas = 150 mètres ; 360 varas = 301 mètres ; 320 varas = 268 mètres.

demeurâmes à la Media Naranja afin de faire des observations plus attentives et minutieuses, qui eurent pour résultat le récit que je viens d'en faire. Ce même jour M. Göhring eut l'amabilité de nous divertir en nous laissant tirer quelques charges de dynamite qu'il avait fait placer par anticipation. Ce fut un jour de fête, un simulacre de combat d'artillerie.

Le 22 nous décidâmes de passer la Media Naranja à dos d'animaux et de reprendre notre voyage de retour en passant par Paraguainiyoc et autres points que nous ne connaissions pas encore [...]. J'ordonnai à D. Tomas Slonghtera [sic]²² d'inscrire dans la roche de la Media Naranja les noms des membres du comité directeur qui avaient décidé de l'ouverture de ce chemin, de celui de l'ingénieur et des membres de la commission d'inspection qui empruntèrent les premiers ce chemin. Après le déjeuner au campement nous entamâmes notre voyage de retour en direction de Paraguainiyoc. Nous laissâmes nos bêtes au pied de la descente de Poquescasa, qui furent menées par les jeunes accompagnants par l'ancien chemin, tandis que nous empruntions le nouveau [les inspecteurs passent ensuite par un secteur encore très difficile d'accès et périlleux, en un lieu nommé Infernilloyoc]. A la vue de ces dangers et obstacles on ne peut s'empêcher de louer non seulement l'intelligence de M. Göhring mais également son intrépidité et sa constance. Il convient aussi de mentionner le nom de D. Santos Flores, valeureux vétéran de ces travaux qui suivait nos pas avec agilité. Il était l'un des employés de M. Olañeta quand en 1840 on se proposa d'ouvrir ce même chemin ; il eut la gloire de voir cette année l'ouvrage achevé puisqu'il fut le premier à accompagner M. Göhring dans son voyage d'exploration [...]. Nous poursuivîmes sur le chemin commode et large ouvert par M. Göhring jusqu'à atteindre la roche de Chirimoyayoc, puis celle de Incatiachina et enfin celle de Choquesuysuy. La rupture de ces roches a commencé et est dans le même état que celle de Paraguainiyoc [...]. Nous poursuivîmes le voyage jusqu'à Cedrobamba distant d'une lieue [de Socobamba] où nous attendaient nos employés avec les mules et nous nous allâmes passer la nuit à Torontoy [...]. En conclusion il ne me reste rien de plus à dire que les deux tiers du chemin de Piri à Chahuillay sont achevés, le reste pouvant être fait d'ici peu de temps.²³

²² L'orthographe du nom de cet employé nord-américain tel qu'il est retranscrit dans l'article du *Ferrocarril* nous semble douteuse : peut-être est-ce plutôt Slaughters ? Teodosio Rozas écrit qu'il s'agissait d'un forgeron américain travaillant dans l'équipe de Göhring.

²³ *El Ferrocarril*, 1^{er} février 1873, pp.3-4.



H. Göhring. « Mapa de los valles de Paucartambo, Lares, Ocobamaba... », 1874.

Si le toponyme Machu Picchu n'est pas mentionné dans ce rapport notons qu'en revanche celui de Huaina Picchu l'est à diverses reprises, sans doute parce que c'était l'un des points culminants de la vallée de l'Urubamba, situé en face de la « Media Naranja » (connue aujourd'hui sous le nom de Putucusi), cette éminence rocheuse qui avait coûté tant de travail à l'équipe de Herman Göhring pour ouvrir ce chemin.



Agrandissement d'une partie de la carte de Göhring.

En fait les deux toponymes apparaissent sur la carte accompagnant son rapport relatif à ses explorations dans la partie nord-est du Cuzco²⁴, indice probable que ces deux points étaient particulièrement significatifs pour lui. On peut supposer que dans le cadre de ces travaux publics qui durèrent plusieurs mois et qui nécessitèrent tant d'ouvrier, Göhring ou ses assistants eurent probablement l'occasion d'escalader la rive gauche de l'Urubamba pour étudier la topographie des lieux et déterminer les points difficiles pour l'ouverture du chemin projeté. On peut imaginer – mais jusqu'à présent rien ne peut le prouver avec certitude - que durant l'une de ces explorations Göhring vit une partie des ruines du site inca. Son rapport nous laisse comprendre qu'il accordait un certain intérêt aux vestiges archéologiques, comme le prouve son dernier chapitre dédié aux « ouvrages antiques situés sur la route de l'expédition », dans lequel il mentionne les « forteresses de Chuquillusca, Torontoy ou Picchu »²⁵. En conclusion de son rapport il écrit :

*Le département du Cuzco offre d'abondantes collectes aux explorations scientifiques [...]. L'archéologie dispose ici d'un abondant matériel et je connais quelques points de la Cordillère, sur les berges du Vilcanota, où les édifices de populations antiques sont encore protégés de la main destructrice de l'homme car se trouvant dans des lieux très broussailleux.*²⁶

Cette route, seulement en partie achevée, fut empruntée l'année suivante, en 1874, par un groupe de missionnaires religieux partis de Cuzco pour rejoindre la section basse de la vallée et de là suivre l'itinéraire classique menant à la zone forestière orientale. Le Père Sabate écrit ceci :

Le 18 juillet nous reprîmes notre marche sur un chemin difficile qui n'était pas encore terminé, nous heurtant à des passages dangereux où il fallait décharger les bêtes et porter à dos d'hommes les affaires afin d'éviter un malheur plus que probable [...]. Après quelques frayeurs et efforts nous arrivâmes à l'hacienda appelée Media Naranja. Le lendemain, dimanche 19, nous eûmes le plaisir de célébrer la messe [...]. Le R.P. Tomas Hermoso bénit dans cette hacienda la machine pour scier le bois, propriété, comme l'hacienda, de M. Balaguer y Cia [...]. Durant la journée nous eûmes le loisir de contempler les raretés qui ornent la nature dans ces lieux et nous fûmes admiratifs devant les grandes difficultés surmontées en certains points pour ouvrir ce chemin [...]. Nous quittâmes l'hacienda le 20, le frère Covarrubias conduisant les charges par l'ancien chemin, le P. Tomas Hermoso et moi suivant à pied le nouveau chemin afin de découvrir cet itinéraire récent. Après vingt minutes de marche nous rencontrâmes un ancien

²⁴ Herman Göhring. *Mapa de los valles de Paucartambo, Lares, Ocobamaba y la quebrada del Vilcanota*. Cuzco, diciembre de 1874. Un exemplaire de cette carte est conservé à la Biblioteca nacional del Perú.

²⁵ Herman Göhring. *Informe al Supremo Gobierno del Perú sobre la expedición a los valles de Paucartambo en 1873*. Lima, 1877, p.105. Le toponyme "Picchu" peut ici tout aussi bien se référer à un autre site inca localisé à proximité de Cuzco ; nous l'évoquerons un peu plus loin à propos des pillages archéologiques.

²⁶ *Ibid.*, p.109. Vilcanota était l'autre nom donné au rio Urubamba.

chemin du temps des Incas, formant une sorte d'escalier difficile et pénible à suivre [...]»²⁷.

Quelques années plus tard ce chemin était toujours utilisé. C'est du moins ce que laisse entendre Carlos Fry. Cet individu, originaire de Chinche (non loin de Chahuillay et du débouché du rio Vilcabamba sur le rio Urubamba), effectua une série de reconnaissances des voies fluviales de cette partie du Pérou en vue de leur exploitation commerciale :

Le jour même où j'avais quitté Cuzco [en avril 1886] j'arrivai à la petite ville d'Urubamba, située à sept lieues de la première sur la rive droite du fleuve. J'y demeurai plusieurs jours afin de régler des affaires familiales. Une fois celles-ci terminées, je quittai cette jolie petite ville en compagnie de mon ami D. Felipe Vargas pour nous diriger vers la province voisine de la Convención, appelée vulgairement vallées de Santa Ana, centre de richesse et d'industrie qui donnent vie au département du Cuzco et à ses voisins. Nous-mêmes cinq jours pour suivre ce chemin nouveau de Torontoy, dont le tracé le long des rives du fleuves est bien supérieur à l'ancien, appelé Camino del Puerto, car le premier, contrairement au second, forme une pente égale et douce depuis Urubamba jusqu'à Santa Ana, capitale de la Convención (à trente cinq lieues).²⁸

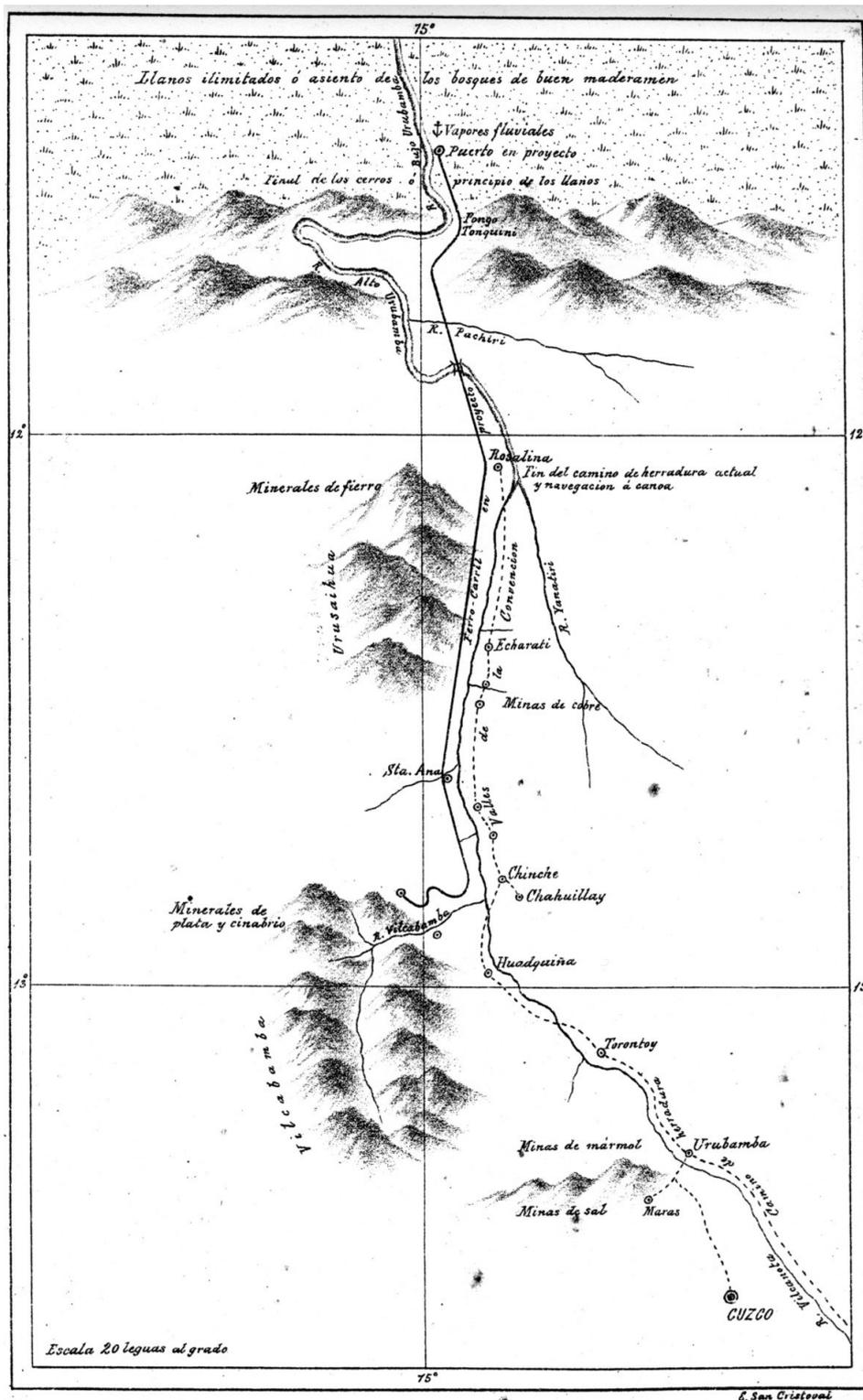
Non content de vanter l'utilité de ce nouveau chemin, Fry préconisait dans son rapport sur l'exploration des voies navigables de la région, la construction d'une voie de chemin de fer suivant le cours du fleuve, comme l'avait fait Nystrom trente ans auparavant. Ce commentaire sur la survivance de cette route en 1886 est d'autant plus intéressant que ce même Carlos Fry était l'un des jeunes Cuzquéniens qui avaient assisté avec enthousiasme Charles Wiener dans ses recherches lorsqu'il arriva dans la région. Dans sa publication Fry ne cachait d'ailleurs pas son amertume face au manque de reconnaissance de ce dernier :

Il y en a d'autres [des voyageurs] qui omettent ou taisent le nom de ceux qui ont rendu d'importants services ou ont fourni des données précieuses à des voyageurs étrangers : je me réfère notamment à l'auteur d'un ouvrage français qui fut notre ami au temps où nous lui cherchions des momies et des antiquités au Cuzco. Depuis, nous avons lu son livre, il n'y dit pas qui lui donna les objets précieux qui figurent sur les gravures ornant cette publication, ni qui lui fit les traductions du quechua à l'espagnol.²⁹

²⁷ Fray Luis Sabate. *Viaje de los madres Misioneros del convento de Cuzco a las tribus salvajes de los campos, puros, cunibos y sipibos en el año de 1874*. Lima, Tip. de la Sociedad, 1877, pp.33-35. Je remercie Daniel Buck de m'avoir envoyé une copie de ce passage qu'il évoquait déjà dans son article « Machu Picchu : Earliest Maps and 19th Century (pre-Hiram Bingham) Visitors », consulté sur <http://lastdaysoftheincas.com> le 08/05/2013.

²⁸ Carlos Fry. *La gran región de los bosques o rio peruanos navegables. Urubamba, Ucayali, Amazonas, Pachitea y Palcazu. Diario de viajes y exploraciones por Carlos Fry en 1886, 1887 y 1888. Primera parte*. Lima, imprenta de Benito Gil, 1889, pp. 7-8.

²⁹ *Ibid.*, p.111.



« Ferrocarril en proyecto para explotar los minerales de Vilcabamba », dans C. Fry. *La región de los bosques...*, 1889.

Ceci se passait en 1877, lorsque Wiener faisait ses recherches autour de Cuzco, peu avant qu'il ne décide d'aller en forêt et qu'on lui parle à Ollantaytambo d'un site nommé « Matcho Picchu ». Étant originaire de Chinche – donc du bas de la vallée de l'Urubamba – Fry devait être particulièrement sensibilisé aux problèmes d'enclavement de sa province et connaissait sûrement l'existence de ce chemin nouvellement tracé le long du fleuve : on peut donc supposer qu'il n'était pas avec Wiener à Ollantaytambo au moment où on lui parla du site. Et Fry, connaissait-il, lui, l'existence de ce mystérieux site ? Dans le récit de ses propres explorations il n'en dit rien, mais il faut préciser que dans cette publication l'archéologie n'est pas l'objet majeur de ses attentions.

Ce chemin suivant les rives du rio Urubamba et passant en contrebas du Machu Picchu demeurait donc praticable à la fin du XIXe siècle mais il ne semble pas avoir été franchement recommandé aux voyageurs. En outre, ceux qui eurent l'occasion d'emprunter cet itinéraire le firent probablement dans le cadre de ces premières activités de travaux publics, puis ensuite pour des raisons pratiques ; l'exploitation archéologique du site semble sujet à caution, même si celui-ci était connu d'au moins quelques personnes. Dans les premiers mois de l'année 1888 Ernst Middendorff³⁰ effectua un voyage dans la région de Cuzco. Voici ce qu'il dit de ses investigations dans la vallée de l'Urubamba :

Depuis Tampu {Ollantaytambo} je fis trois excursions dans les environs de la ville, visitant la vallée de Marcacocha, les anciennes carrières et la partie basse de la vallée du Vilcanota ou Urubamba jusqu'à ce qu'elle commence à se rétrécir. Dans l'excursion à cheval, montant la vallée de Marcacocha, mon objectif était une ancienne forteresse incaïque que l'on m'avait recommandée comme très intéressante³¹ [...]. J'avais l'intention de pousser mon excursion dans la vallée de l'Urubamba jusqu'à Santa Ana, mais à Tampu on m'informa que du fait de la distance et de l'état du chemin, le voyage prendrait une semaine entière et le temps limité dont je disposai m'obligea à renoncer à ce projet. Dès lors je me limitai à visiter la zone basse de la vallée tant que le chemin me le permettrait. La route pour Santa Ana ne suit pas la rive du fleuve mais bifurque deux lieues après Ollantaytambo vers la droite, à travers le ravin de Piri et doit traverser la Cordillère à une hauteur proche des neiges éternelles.³²

³⁰ Ernst W. Middendorff (1830-1908) était un médecin de nationalité allemande établi au Pérou depuis 1855 (d'abord à Arica puis à Lima). A partir de 1876, après avoir suivi en Allemagne une formation en anthropologie et en linguistique, il abandonna sa profession médicale pour se consacrer à des études archéologiques et linguistiques et effectua plusieurs grandes expéditions qui lui permirent de visiter la plupart des régions du Pérou. Le compte rendu de ses voyages et de ses études fut publié à Berlin entre 1893 et 1895 : *Peru. Beobachtungen und Studien über des Land und seine Bewohner während eines 25-Jährigen Aufenthalts*. 3 volumes.

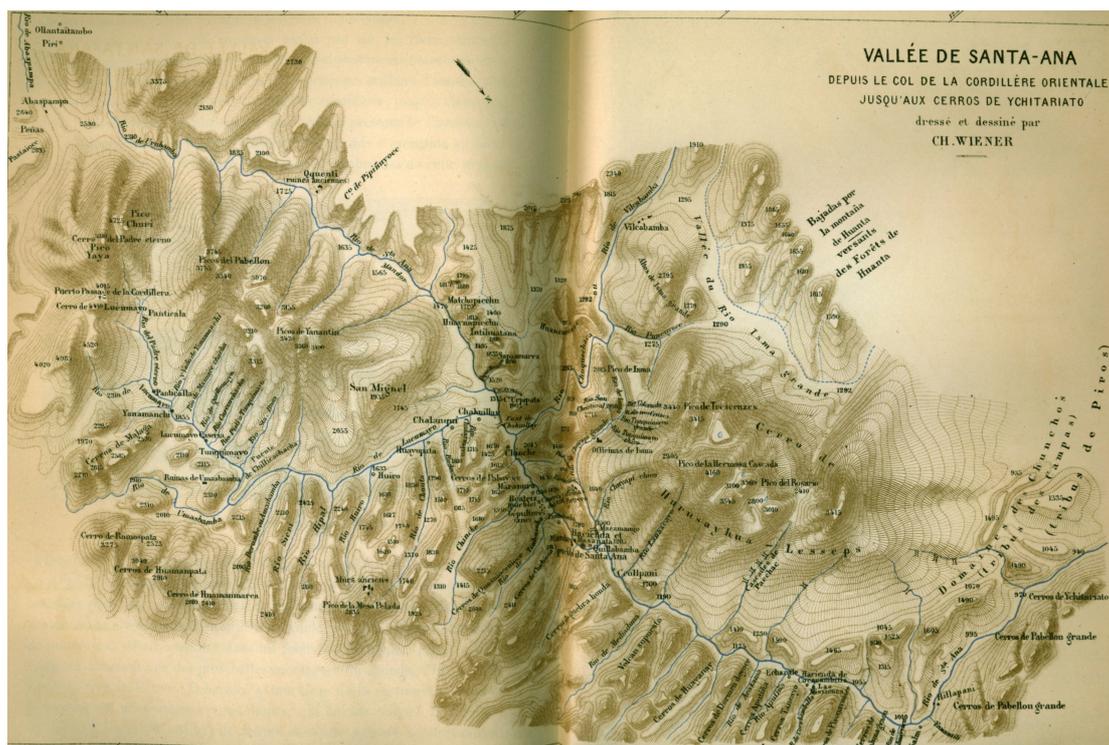
³¹ Il s'agit de la forteresse de Pumamarca, située, selon les indications de Middendorff, à l'angle des vallées de Huanan Ripa et de Hancarchaca lorsqu'elles se rejoignent pour former la vallée de Marcacocha.

³² Ernst W. Middendorff. *Perú*. Lima, Universidad Mayor de San Marcos, 1974, vol.III, pp.401-404.

Middendorf, qui vécut au Pérou de nombreuses années et arpenta tout le pays, reculait rarement devant les difficultés lorsqu'il y avait des ruines archéologiques intéressantes à visiter. Si, comme Wiener quelques années auparavant, on lui avait parlé de vestiges particulièrement importants à voir dans le bas de la vallée, peut-être aurait-il tout de même emprunté ce chemin long et difficile. La mémoire de ce site fut-elle un temps perdue ? On ne saurait le dire. En revanche, lors du passage de Wiener dans ces parages, l'information était connue et circulait ; non seulement ce dernier sut en comprendre l'importance mais il fut en mesure de réunir les éléments nécessaires pour localiser le site sur sa propre carte.

La carte de la vallée de Santa Ana dans le livre de voyage de Charles Wiener

Comme nous l'avons déjà signalé l'épisode de la soi-disant recherche du site de Machu Picchu relaté dans le livre de Charles Wiener était accompagné d'une carte de la vallée de l'Urubamba (dénommée sur cette carte « Santa Ana »).



« Vallée de Santa Ana », dans Wiener. *Pérou et Bolivie*, 1880.

Cette carte fut gravée par la maison « Erhard frères », un des plus célèbres ateliers cartographiques de Paris, fondé par Erhard Schieble vers 1850 puis repris par ses fils

une vingtaine d'années plus tard³³. En 1878, quand Charles Wiener demanda l'appui du ministère de l'Instruction publique pour mener à bien la publication du récit de son expédition au Pérou et en Bolivie il sollicita des devis à plusieurs éditeurs ; trois d'entre eux répondirent : Baudry, Erhard et Hachette³⁴. Ce fut ce dernier qui obtint le contrat, cependant les frères Erhard furent chargés par Hachette de graver tous les plans et cartes du livre. La consultation des registres du service du Dépôt légal pour ces années démontre que leur atelier était non seulement très actif mais était vraisemblablement considéré comme l'un des meilleurs dans le secteur de la cartographie. Plusieurs gouvernements latino-américains sollicitèrent d'ailleurs à maintes reprises Erhard père puis ses fils pour exécuter des travaux parfois de grande ampleur : citons par exemple *Plano topográfico de la ciudad de Lima* (1862), *Carta jeografica [sic] de los Estados unidos de Colombia*, (par A. Codazzi, 1865), *Mapa del departamento del Cuzco* (par Emile Colpaert, 1865), *Mapa del Perú* (par Daniel Barreda, 1871), *Carta do imperio do Brasil* (par L.J.M. Penha, 1886), *Atlas geográfico argentino* (par Mariano Felipe Paz Soldan, 1887-1888) et enfin, comme nous le verrons plus loin, la grande carte du Pérou (entamée sous la direction d'Antonio Raimondi, 1890-1897)³⁵. Les frères Erhard étaient également régulièrement sollicités par les ministères français, en particulier le ministère de l'Instruction publique qui lui confiait la production de matériel scolaire ou bien l'exécution de cartes accompagnant les rapports ou publications de voyageurs. De même un grand nombre d'éditeurs commerciaux firent appel à leur savoir-faire, ce fut donc notamment le cas pour le récit d'expédition de Charles Wiener dans les Andes publié par la maison Hachette. Parmi les diverses cartes réalisées pour cet ouvrage, une attire particulièrement notre attention : il s'agit de celle intitulée « carte de la vallée de Santa Ana », dont on sait que Wiener ne put en parcourir lui-même qu'une toute petite partie et qu'il fut encore moins en mesure d'en reconnaître les zones périphériques. On ne sait précisément à partir de quelles sources cette carte fut dessinée, mais on peut pour le moins supposer que Wiener remit aux graveurs une copie de la carte dessinée en 1873 par Herman Göhring ; que l'on sache c'était alors la seule source connue localisant avec précision le cerro Machu Picchu³⁶. La gravure de la carte intitulée *Mapa de los valles de Paucartambo, Lares, Ocobamba y quebrada del Vilcanota* avait été décidée par un

³³ Sur ce graveur et ses activités liés au Pérou voir Pascal Riviale « Una familia de grabadores parisinos : Los Erhard, y su papel en la cartografía peruana », in Luis Felipe Villacorta Ostalazza *Terra Nostra. Antonio Raimondi y la cartografía del rumbo de la república*. Lima, Asociación Educativa Antonio Raimondi, 2012, pp.44-51.

³⁴ Sur cette publication et ses coulisses voir notre introduction à la réédition du livre de Wiener. *Voyage au Pérou et en Bolivie...*, op. cit., p.46-49.

³⁵ Registres du Dépôt légal, Cartes et plans, 1858-1897. Archives nationales, F/18/VII/3 à 8.

³⁶ Paolo Greer serait la première personne à avoir relevé la mention de Machu Picchu sur cette carte, l'information fut ensuite reprise par Daniel Buck dans son article « Fights of Machu Picchu », *South American Explorer*, 32, January 1993. Voir Mariana Mould de Pease *Machu Picchu antes y después de Hiram Bingham : entre el saqueo de « Antigüedades » y el « Estudio científico »*. Cusco, Biblioteca del Centro de Estudios Históricos Luis E. Valcarcel, 2008.

décret du gouvernement péruvien en date du 3 juin 1873, sans doute en accompagnement de la première édition du rapport de Göhring sur son expédition dans la région du Paucartambo³⁷. Il est plausible que Wiener s'en soit procuré un exemplaire – comme il parvint à obtenir d'autres éléments du matériel scientifique réuni par Göhring³⁸. On sait que Wiener avait une grande habileté pour accaparer à son profit des documents produits par d'autres³⁹. On peut cependant supposer que les graveurs eurent également recours à d'autres sources. Quand l'on compare les cartes de Göhring et de Wiener on note tout d'abord des divergences notables dans la toponymie, de même que dans la localisation des quelques points qu'elles ont tout de même en commun (par exemple San Miguel, Colpani ou Chahuillay) ou dans le tracé du cours du rio Urubamba. Une autre différence majeure réside dans l'allure générale des deux cartes. En premier lieu on note que la carte de Wiener est curieusement orientée : en effet le Nord pointe plus ou moins vers l'angle inférieur droit au lieu d'être vers le haut. En fait dans le livre de Wiener plusieurs plans et cartes ne sont pas strictement orientés vers le Nord, mais on peut imaginer que c'était pour des questions de format et de mise en page, mais dans ce cas précis la carte de la vallée de Santa Ana est inversée dans son orientation sans que l'on en comprenne bien la nécessité. Pourquoi un tel manque d'orthodoxie ? On peut supposer qu'en tant que spécialistes de la cartographie les frères Erhard connaissaient parfaitement cette règle traditionnelle de représentation adoptée depuis au moins le XVIIIe siècle. Cela aurait-il à voir avec la ou les sources originales utilisées ? Était-ce à la demande expresse de Wiener ? Ou bien, en l'absence de ce dernier (qui en 1879 était déjà reparti en Amérique du Sud) alors que la composition de l'ouvrage n'était pas encore terminée, les frères Erhard ont-ils improvisé avec les maigres indications laissées par l'auteur ? La documentation d'archive ne permet malheureusement pas de le déterminer⁴⁰. On sait que les devis reçus par l'auteur lui furent adressés entre juillet et août 1878 et que le devis initial de Hachette fut sujet à

³⁷ Herman Göhring. « Decretos del Supremo Gobierno », *Informe al Supremo Gobierno del Perú sobre la expedición...* op.cit., p.III. Ce décret précise que le tirage de cette carte serait de 100 exemplaires; peut-être y eut-il un nouveau tirage lors de la réédition du rapport en 1877?

³⁸ Nous pensons notamment à une photographie d'indigènes réalisée par Albiña lors de l'expédition de La Torre dans le Madre de Dios en 1873, photographie mentionnée par Göhring dans son rapport (p.109) et que l'on retrouve sous forme de gravure dans le livre de Wiener mais avec une toute autre identification et une anecdote inventée. A ce sujet voir Gunther Krauskopf *Tres viajeros precientíficos en Bolivia del siglo XIX. Falb, Wiener y Ber*. La Paz, Instituto de Arqueología Boliviana, Universidad San Francisco de Asís, 2002, pp.41-48. Cet auteur affirme en outre que Göhring offrit un tirage de cette même photographie au voyageur allemand Alphons Stübel lorsqu'il se trouvait à Lima en 1877, peut-être fit-il de même pour Wiener ?

³⁹ Nous renvoyons le lecteur à notre introduction de la réédition du livre de Wiener, *Voyage au Pérou...* op.cit.

⁴⁰ Les informations disponibles sur la publication se trouvent dans le dossier de mission de Charles Wiener. Archives nationales, F/17/3014/2. Il est à noter que la plupart des rapports envoyés par l'explorateur au cours de son voyage lui furent rendus à son retour (peut-être justement dans la perspective de la rédaction de son récit de voyage ?) ; on ne peut donc déterminer ce que Wiener fit et vit réellement au cours de son périple au Pérou.

divers changements⁴¹. La réalisation du livre commença vers la fin de l'année 1878 pour s'achever dans le courant de l'année 1880. Entre les deux se déroula un long processus de production : typographie du texte, gravure des très nombreuses illustrations (entre 1000 et 1500), cartes et plans, composition de chaque page (où s'imbriquaient habilement texte et illustrations). On peut donc penser que la gravure des cartes ne commença pas avant la fin 1878⁴² ; peut-être les graveurs de chez Erhard ne voulurent-ils pas modifier l'orientation étrange de cette carte que l'auteur leur avait laissée avant son départ ? La question reste posée.

Un autre différence notable peut être relevé entre les cartes de Wiener et de Göhring : dans celle publiée par Wiener les graveurs ont représenté les variations du relief par le biais de courbes de niveau associées à une indication précise (donnée en mètres) de l'altitude d'un certain nombre de points, tandis que Göhring avait utilisé un système plus simple et plus classique de hachures.



Agrandissement de la carte de la vallée de Santa Ana dans Wiener.

⁴¹ Par exemple le devis initial de Hachette prévoyait l'inclusion de plusieurs planches en chromolithographie, mais ce projet ne fut finalement pas retenu, sans doute du fait de son coût trop élevé. Voir notre introduction à Wiener, *op.cit.*, p.47-48.

⁴² A l'exception de la carte du département de Ancachs publié dans la revue *Le Tour du monde* en 1878. Dans un article mis en ligne Daniel Buck (« Machu Picchu : Earliest maps... » *op.cit.*) écrit que la carte de la vallée de Santa Ana aurait été publiée par la Société de Géographie de Paris en 1877, cependant nous doutons beaucoup de cette affirmation dans la mesure où sa première conférence devant la société n'eut lieu que le 19 décembre 1877 et ne concernait que la partie bolivienne de son voyage ; Wiener fit une deuxième conférence le 18 décembre 1878 portant sur « La ville morte du Gran-Chimu et la ville de Cuzco » ; le texte de sa communication était accompagnée d'un plan des deux cités évoquées (*Bulletin de la Société de géographie de Paris*, 6^e série, tome 81, 1879, pp.305-340). Sa troisième conférence, donnée le 2 mai 1879, était consacrée à « la main-d'œuvre en Amérique du Sud » et était illustrée par une projection (selon le procédé de Molteni) de photographie de types indiens. On ne trouve donc aucune référence à cette fameuse carte de la vallée de Santa Ana.

Ces indications d'altitude chez Wiener sont d'ailleurs au moins en partie erronées, puisque le Machu Picchu y est placé à 1720 mètres et le Huaina Picchu à 1813 mètres (alors qu'ils sont dans la réalité respectivement à 2500 et 2700 mètres de hauteur), qu'en est-il des autres points d'altitude portés sur sa carte ? Ils sont probablement tout autant fantaisistes. Ces détails sont-ils imaginaires ? Compte tenu de la haute réputation de sérieux dont se prévalait la maison Erhard il paraît difficilement imaginable que les frères graveurs aient accepté de se compromettre dans une telle supercherie, ce serait alors Wiener seul qui aurait porté ces indications d'altitude sur le dessin préparatoire au travail de gravure ? Mais pourquoi les inventer ? Pour donner une impression supplémentaire de scientificité à cette carte ? Connaissant les mystifications dont ce voyageur fit preuve dans son récit, ce n'est pas impossible. S'il ne s'agit pas d'une invention de sa part, d'où tira-t-il ces informations ? De documents produits ou réunis matériel par Göhring et restés inédits ? Ou bien d'autres personnes restant à identifier ? Par certains aspects la carte de Wiener est très précise et très fournie en toponymes, y compris dans des zones où il n'est apparemment pas passé ; cela implique nécessairement à notre avis qu'il a bénéficié d'informations provenant de tierces personnes. Une des toutes premières personnes visitées lors de l'arrivée de notre voyageur au Pérou fut Antonio Raimondi dont la réputation de grand arpenteur du Pérou et grand connaisseur du terrain n'était plus à faire. On sait qu'il le rencontra à Lima et que ce dernier lui montra ses collections et lui fournit divers conseils et suggestions sur les lieux à visiter en priorité, mais en outre Wiener lui écrivit à plusieurs reprises durant son voyage pour le tenir au courant de ses travaux mais aussi et surtout pour le solliciter sur des points bien précis. Ainsi à son arrivée à Trujillo il lui adressait cette note :

Je partirai d'ici douze à quinze jours et j'emporterai le plan complet du Grand Chimu. Vos bons conseils seront suivis à la lettre et j'étudierai les vallées de Manjusto et de Chicama. J'ose espérer que vous aurez l'extrême bonté de me faire parvenir à l'adresse de M. Drouillon, vice-consul de France à Trujillo, un exemplaire de la carte – ou dans le cas où le tirage ne serait pas encore fait « le chemin des Incas » avec les noms des petites stations que l'on pourrait décalquer – ou encore l'itinéraire seulement depuis Cajamarca jusqu'au Cusco.⁴³

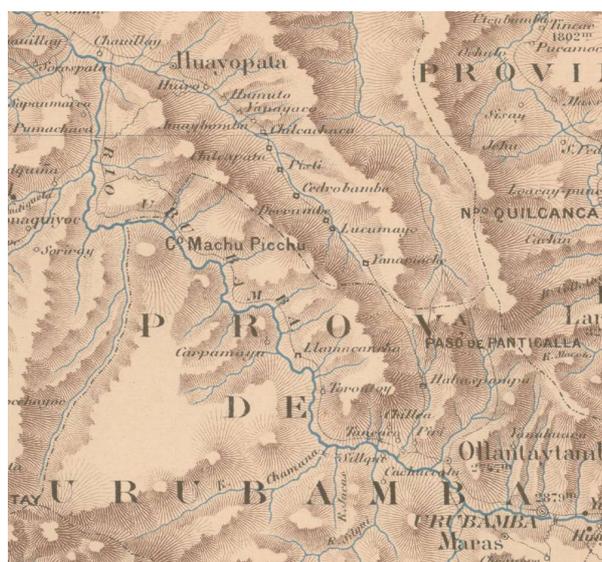
C'est peut-être l'une de ces cartes fournies par Raimondi qui pourrait avoir servi de base pour le premier travail exécuté par l'atelier Erhard pour le compte de Charles Wiener : « Itinéraire à travers le département d'Ancachs (Pérou), dressé par M. Ch. Wiener », inséré dans un article publié en 1878 par la revue illustrée *Le Tour du monde* :

⁴³ Lettre de Wiener à Raimondi (Trujillo, 17 juillet 1876), conservée au Museo Raimondi, Lima (codigo 450). Je remercie Luis Felipe Villacorta Ostalaza de m'avoir communiqué l'ensemble des courriers écrits par Wiener au naturaliste italien durant son voyage. Les mots soulignés dans cette citation le sont par Wiener lui-même dans le document original. Dans une précédente lettre envoyée depuis Paramonga (le 29 juin) il faisait déjà allusion à cette carte (sans préciser de laquelle il s'agit) qu'il espérait recevoir de Raimondi.

« Expédition scientifique française au Pérou et en Bolivie »⁴⁴. De même il n'est pas impossible que Raimondi lui ait donné un certain nombre d'indications sur la topographie et la toponymie des provinces d'Urubamba et de la Concepción, mais comme on l'a vu plus haut Antonio Raimondi n'emprunta que les itinéraires habituels reliant Cuzco à la basse vallée de l'Urubamba (à savoir par l'Est la passe de Panticalla puis le long du rio Lucumayo, ou bien par l'Ouest le chemin passant par Mollepata). Il n'était donc pas en mesure de lui donner des informations précises et de première main sur la section longeant le rio Urubamba, il ne pouvait s'agir au mieux que de renseignements indirects que le naturaliste aurait collectés après coup. Pour en terminer avec Raimondi, disons aussi un mot de la carte monumentale du Pérou publiée à la fin du XIXe siècle. Si la paternité du naturaliste italien sur l'ensemble des feuilles composant ce grand œuvre cartographique demeure assez floue, c'est bien sous sa direction qu'il fut entrepris ; notons également que c'est encore une fois à l'atelier des frères Erhard que fut confié ce travail de longue haleine. Grâce aux registres du service du dépôt légal conservés aux Archives nationales on dispose d'une chronologie très précise de l'avancement des travaux : après la remise d'une première carte intitulée « Provincia de Carabaya y Sandia del departamento de Puno » le 24 novembre 1888, l'imprimerie Erhard commença à remettre au dépôt légal les premières feuilles (n°1 à 5) de la carte générale du Pérou le 6 janvier 1890, puis les suivantes dans le courant de l'année. Mais suite au décès d'Antonio Raimondi (survenue le 27 septembre 1890) les travaux d'impression furent momentanément interrompus avant d'être repris en 1892 sous la direction de la Société de Géographie de Lima ; finalement les dernières feuilles (n°26 à 32) furent remises au dépôt légal parisien le 4 octobre 1897⁴⁵. Le département de Cuzco se trouve sur la feuille numéro 26 ; parmi les reliefs surplombant le cours du rio Urubamba on remarque la mention du *cerro Machu Picchu*, sans que l'on puisse déterminer pour autant si cette indication signifiait pour Raimondi (ou pour les membres de la société de Géographie de Lima s'ils en sont les auteurs) autre chose qu'un simple point topographique particulièrement remarquable par sa hauteur en comparaison du paysage environnant. En effet le « *cerro Machu Picchu* » indiqué sur cette feuille est en fait localisé à l'endroit où se tient le Huaina Picchu - donc le sommet le plus élevé -, comme sur la carte de Göhring.

⁴⁴ Charles Wiener « Expédition scientifique française au Pérou et en Bolivie », *Le Tour du monde*, vol. XXXV, 1^{er} semestre 1878, 887^e livraison, pp.1-32. Il n'était pas rare que des auteurs sous contrat avec Hachette publient d'abord un ou plusieurs articles dans cette revue qui appartenait à ce même éditeur.

⁴⁵ Registres du service du dépôt légal, cartes et plans, 1885-1897, Archives nationales, F/18*/VII/7 et 8. Sur la carte du Pérou et l'atelier Erhard voir Pascal Riviale « Una familia de grabadores parisinos... » *op.cit.* Le tirage de chacune de ces 32 feuilles était de 1000 exemplaires.



Agrandissement d'une partie de la feuille du département de Cuzco (1897),
Mapa del Perú, sous la direction de A. Raimondi.

En l'état actuel des connaissances et des sources disponibles il est impossible de déterminer quelles ont été les sources d'inspiration de Wiener pour sa carte. Parmi les individus qui supposément auraient bien connu cette partie de la vallée et plus particulièrement le cerro Machu Picchu, certains auteurs ont avancé les noms d'un Américain (Harry Singer) et d'un Allemand (Augusto Berns) qui auraient arpenté intensivement les lieux et les auraient cartographiés dans la décennie 1870⁴⁶. Néanmoins nous ne savons pas jusqu'à quel point on peut prendre ces éléments en considération pour trancher la question de la source d'inspiration pour Wiener et même de leur réelle connaissance du site archéologique ; en tout cas il ne nous semble pas que les sources existantes permettent en l'état actuel de l'affirmer. Ce Mr Singer est mal documenté et les fragments de cartes supposément dessinées par lui qui circulent sur internet sont à notre sens plus énigmatiques qu'éloquents ; quant à Berns, si sa présence dans les parages immédiats semble bien attestée au moins à partir de 1873, rien ne permet de dire avec certitude qu'il ait visité les ruines de Machu Picchu à cette période et qu'il en ait perçu le potentiel archéologique. Certes dans un document⁴⁷ diffusé par lui aux États-Unis en 1881 - alors qu'il cherchait des investisseurs pour monter une affaire d'exploitation de ressources naturelles - il faisait référence à des grottes funéraires incas

⁴⁶ Paolo Greer. « Machu Picchu before Bingham », *op.cit* et « Did a German Adventurer Discover Machu Picchu Before Bingham. An Interview with Paolo Greer (three parts) », <http://lastdaysoftheincas.com> (consulté le 30/01/2013).

⁴⁷ A.R. Berns. *Particulars of the Torontoy or the Cercada-de-San Antonio-Estate in Southern Peru...* [Document accompagnant une circulaire datée de Detroit, Michigan, juillet 1881]. Je remercie Daniel Buck qui m'avait envoyé une copie de ce document il y a plusieurs années (plus précisément en 2008 lorsqu'une polémique concernant Berns et son prétendu pillage du Machu Picchu avait enflammé la toile).

à proximité de « Putucusi chico » (où se serait alors trouvée sa propriété ou celle de sa famille par alliance), mais on n'y lit rien de bien précis et de convaincant : les inévitables références à l'or des Incas étaient peut-être là pour appâter les partenaires naïfs ? Quant à la carte manuscrite qui accompagnait ce document, elle indique bien un lieu-dit baptisé « Huaca del Inca », dans lequel on a cru voir Machu Picchu, cependant il se trouve sur l'autre rive du rio Urubamba. En conclusion de ce point particulier, on peut donc considérer que rien n'interdit d'imaginer que Berns ait vu le site préhispanique patrimonial mais que pour l'instant les preuves restent à montrer pour étayer cette hypothèse et situer cet événement dans le temps. Quant à supposer que Wiener ait pu s'inspirer des cartes de MM. Singer ou Berns, c'est totalement à exclure : le tracé du fleuve et des reliefs sont complètement distincts ainsi que les toponymes.

On a vu à travers les déclarations de Carlos Fry que Charles Wiener avait apparemment bénéficié dans la région de Cuzco de collaborations très actives – et la conversation tenue à Ollantaytambo qui l'avait mis sur la piste de Machu Picchu en est déjà un indice flagrant -, peut-être trouvera-t-on un jour de nouvelles sources susceptibles de nous éclairer mais c'est pour l'instant tout ce que l'on peut retenir de cet épisode. Diverses personnes de la région, amateurs éclairés, bons connaisseurs de l'histoire antique locale, disposaient d'informations qu'elles ne diffusaient sans doute qu'à un cercle restreint d'amis et relations, ou bien éventuellement à des voyageurs de passage jugés dignes d'intérêt et de confiance. C'est cette relation particulière entretenue au XIXe siècle entre péruviens et chercheurs étrangers que nous voudrions analyser dans cette dernière partie.

Anthropologie globale *versus* antiquités nationales ?

Ce qui attire notre attention dans cette réflexion sur les premières mentions du toponyme de Machu Picchu au XIXe siècle⁴⁸, c'est que le premier à le publier en l'identifiant explicitement à un site archéologique du plus haut intérêt – à savoir Charles Wiener en 1880 -, était précisément un explorateur chargé officiellement par un gouvernement étranger d'une mission d'études archéologiques. En Europe et en Amérique du Nord il existait déjà au XIXe siècle tout un réseau d'institutions scientifiques, de sociétés savantes, de musées qui organisaient ou supervisaient de nombreuses expéditions visant à explorer les richesses naturelles et culturelles du Pérou. Les études de ces explorateurs officiels étaient en outre complétées par le travail plus anonyme d'une quantité d'individus souvent établis dans le pays (des négociants, des propriétaires, des ingénieurs, des médecins, etc.) ou qui avaient la possibilité d'y passer (en particulier des officiers et médecins de marine ou bien des diplomates) : ils recueillaient des documents, des témoignages, des objets et les envoyaient en Europe ou

⁴⁸ Sachant que ce toponyme apparaît dans divers documents de la période coloniale, mais simplement en tant que lieu-dit.

aux États-Unis afin d'être étudiés par les savants de cabinet. Pour tous ces bénévoles ce qui était en jeu dans leur collaboration avec des institutions savantes allait bien au-delà de leur probable goût personnel pour les sciences ou de la simple satisfaction de contribuer à une œuvre utile : leur attitude correspondait aussi parfois à un acte de représentation sociale, d'autopromotion personnelle au sein d'une société qui considérait alors la science comme le médium par excellence de l'élévation et de la modernisation. Les institutions savantes disposaient de divers média de diffusion (conférences, revues, bulletins, livres) pour divulguer les résultats de ces recherches et pour promouvoir une activité scientifique fréquemment présentée comme une œuvre civilisatrice, quasiment une croisade moderne destinée à découvrir le monde, l'analyser, l'interpréter et le maîtriser. Dans cette phase commençante d'expansion impérialiste menée par quelques grandes puissances l'exploration scientifique constituait souvent le premier pas vers la domination effective d'un territoire. Tel n'était bien sûr pas le cas pour le Pérou. Cependant les explorations qui y furent menées par des représentants des puissances européennes ou nord-américaine l'étaient souvent avec l'idée plus ou moins latente d'en capter les ressources naturelles, d'y conquérir des marchés commerciaux ou industriels, ou tout au moins d'y établir une certaine influence sur la société locale, son *intelligentsia*, ses élites économiques ou politiques. En résumé, les grandes puissances d'alors considéraient qu'elles avaient à assumer un rôle de régence sur l'ensemble de la planète. C'est dans ce contexte que se développa sur le terrain péruvien une intense activité archéologique (comme dans d'autres parties du monde où une réputation historique y était bien établie : le Mexique, l'Égypte, la Mésopotamie, etc.) ; cette activité était comprise comme une partie d'un ensemble bien plus large destiné à documenter une histoire globale du monde. Dans cette perspective on voulait par exemple comprendre comment s'inscrivait l'histoire ancienne des populations péruviennes (du moins quelques-unes de celles identifiées par le biais des sources historiques, anthropologiques, linguistiques et archéologiques) au sein de l'histoire des autres peuples du monde : quelles étaient leurs origines, leurs liens éventuels avec d'autres populations, leur niveau de civilisation, etc. Afin de reconstituer cette histoire globale, les grandes puissances mettaient au service de la science toute une organisation institutionnelle (et parfois militaire) efficace et influente, d'importants moyens, ainsi qu'un contingent considérable d'acteurs de tous types (explorateurs, hommes de sciences, amateurs et auxiliaires bénévoles) et ne s'embarrassaient pas forcément de précautions formelles vis-à-vis des législations en vigueur dans les pays visités. En somme certaines nations manifestaient un comportement quelque peu prédateur dans les démarches « scientifiques » qu'elles pouvaient appuyer un peu partout dans le monde, convaincues qu'elles étaient de la nécessité, de la justesse et de la bienfaisance de ces entreprises.

D'un autre côté, au Pérou, il n'existait pas vraiment au XIXe siècle une telle organisation formelle et institutionnelle de la recherche, ou du moins demeura-t-elle

longtemps extrêmement fragile et sans moyens réels ; de même, les pouvoirs publics ne faisaient-ils que rarement preuve d'un grand intérêt vis-à-vis de la recherche scientifique (*a fortiori* dans les sciences humaines) et de la protection du patrimoine archéologique local. Bien que le Pérou ait promulgué dès les premiers temps de son indépendance des lois allant dans ce sens (notamment pour définir ce qu'était son patrimoine historique et pour empêcher le pillage de ses sites préhispaniques), ces textes législatifs n'eurent aucun effet concret faute d'application réelle : à de rares exceptions les archéologues amateurs demandaient aux autorités compétentes une autorisation pour faire des fouilles sur les sites connus, sinon le plus généralement les *huaqueros* travaillaient au vu et au su de tout le monde et de très nombreux voyageurs ou résidents étrangers emportaient chez eux des collections archéologiques éventuellement importantes sans que ces autorités s'en offusquassent. Ces pillages prenaient souvent l'allure de simples recherches d'hypothétiques « trésors ». Cette pratique était une vieille tradition initiée dès les premiers temps de la Conquête par les aventuriers Espagnols obnubilés par les possibilités d'enrichissement rapide qu'offrait l'ouverture de tombes antiques de la noblesse indigène. Très rapidement cette « chasse à l'or » fut réglementée - et taxée - par les autorités coloniales. Il n'était donc pas rare que des personnes déposent une demande ainsi formulée :

*Pablo Bueni, Cusevio Pimentel et Mariano Tauriqui paraissent devant vous avec respect et déclarons avoir appris que dans le cerro nommé Piccho situé aux limites de cette ville [Cuzco], dans celui de Moyo Corco, dans ceux de San Sebastian et dans un cerro du même nom situé dans le district de Seneca, où il n'y a aucun bâtiment susceptible d'être affecté, se trouvent diverses sépultures de la Gentilité contenant divers ornements en or. Nous sollicitons l'autorisation nécessaire en vue de procéder à nos recherches ainsi que la nomination d'un inspecteur entre les mains duquel nous nous remettons.*⁴⁹

Cette *huaquería* se poursuivait durant la période républicaine de manière plus ou moins organisée. Souvent il s'agissait de fouilles sauvages menées au gré des circonstances. Pour rester dans la région de Cuzco, citons cet entrefilet relatant un drame survenu à proximité de la ville de Santa Ana :

*Quel malheur ! On dit que dans la matinée du 20 [novembre] un homme creusait un puits dans une des maisons de la paroisse de Santa Ana pour y découvrir de l'or ; lorsqu'il était au plus profond de son excavation celle-ci s'effondra sur le pauvre malheureux qui a été enterré vivant.*⁵⁰

⁴⁹ « Expediente sobre la excavación de los cexxos de Piccho, Moyo oxcco, de San Sebastian y de Senca » (Cuzco, 24 janvier 1785). Cuzco, Archivo departamental. Intendencia. Real hacienda, legajo 169, año 1785. Le toponyme « Piccho » mentionné dans ce document n'a en fait aucun lien avec Machu Picchu : il s'agit plus probablement d'un petit site préhispanique situé sur une élévation montagnueuse à l'ouest de la ville de Cuzco.

⁵⁰ « Enterado vivo », *El Heraldo del Cuzco*, 24 novembre 1872.

D'autres entreprises du même genre étaient parfois nettement plus organisées, du moins dans leurs aspects formels. Dans ce domaine l'initiative la plus connue est sans aucun doute la société anonyme « Huacas del Inca » fondée à Lima en juillet 1887, dont la vocation annoncée était de rechercher dans toutes les provinces du département de Cuzco les sépultures antiques et autres lieux sacrés des Incas et d'en exhumer les « trésors et objets de valeurs cachés dans des lacs naturels ou artificiels ou bien enterrés »⁵¹. Cette société, qui se proposait d'émettre un certain nombre d'actions afin de réunir les fonds nécessaires aux opérations d'exploration et d'obtenir les autorisations officielles indispensables à ses travaux, était présidée par un citoyen allemand du nom d'Augusto Berns, mi-entrepreneur, mi-aventurier qui avait vécu dans la vallée de l'Urubamba durant plusieurs années et que nous avons déjà évoqué un peu plus haut. Il y a quelques années s'est amplement diffusée sur la toile la rumeur selon laquelle Berns aurait effectué le pillage du site de Machu Picchu par le biais de cette société ; en fait à notre connaissance aucun élément concret n'est jamais venu étayer cette hypothèse. Tout d'abord, rien n'indique que Berns ait réellement connu et évalué l'importance de ce site patrimonial ; ensuite, cette société semble avoir assez rapidement volé en éclat suite à des dissensions internes⁵² ; enfin, on a voulu voir comme preuve de ce supposé pillage la vente en Europe de la collection archéologique du Dr Macedo (premier vice-président de cette société) : cette hypothèse ne tient pas puisque cette collection existait depuis au moins 1875, qu'elle fut mise en vente à Paris en 1881 et achetée par le musée d'Ethnographie de Berlin vers 1884, donc bien avant même la création de cette société « Huacas del Inca »⁵³. Il va sans dire que les pillages archéologiques se sont poursuivis sur l'ensemble du territoire bien après la disparition de cette association aux buts si peu scientifiques.

En même temps que ses premières velléités de protection du patrimoine national péruvien, un décret suprême d'avril 1822 interdisant les fouilles non autorisées prévoyait que toutes les antiquités saisies seraient déposées au « musée national ». Ce musée ne fut finalement créé qu'en 1826 sous la direction de Mariano Eduardo de Rivero. Malheureusement, en l'absence de réel intérêt de la part des pouvoirs publics ce musée souffrit tout au long de son histoire de vols successifs et d'une négligence chronique, en dépit des plaintes réitérées de divers intellectuels. La création d'un nouveau musée à la suite de l'Exposition nationale organisée à Lima en 1872 provoqua un certain regain d'intérêt et de dynamisme en faveur de l'archéologie nationale, toutefois ce sursaut fut brisé quelques années plus tard lors de l'invasion de Lima par les

⁵¹ *Compañía anónima (limitada) « Huacas del Inca »*. Lima, imprenta de EL Nacional por P. Lira, 1887, p.14.

⁵² Il semble que peu de temps après le vote de ses statuts et la constitution de son directoire (août 1887) son vice-président José Mariano Macedo ait démissionné ; Christian Dam, son remplaçant, claqua lui aussi la porte en réaction aux manœuvres peu transparentes de certains des membres fondateurs (*El Comercio*, 3 et 5 mai 1888).

⁵³ Pascal Riviale. *Un siècle d'archéologie française...* op.cit., p.391.

troupes chiliennes en 1881. Ce n'est que dans les premières années du XXe siècle que fut relancée un politique muséale nationale⁵⁴. Cuzco connut également l'enthousiasme et la désillusion dans ce domaine muséographique : le 28 juillet 1848 le Préfet du département inaugurerait fièrement une bibliothèque-musée destinée à accompagner le rayonnement intellectuel et scientifique que ne manqueraient pas de générer Cuzco et sa région dans le contexte de leur futur développement économique ; quelques jours plus tard un donateur enthousiaste déclarait : « le musée érigé à la suite de vos efforts dans l'ancienne capitale de Manco fera date parmi les progrès de l'indépendance péruvienne »⁵⁵. En fait ce musée tomba bientôt dans une irrémédiable somnolence avant de disparaître corps et biens.

L'enseignement relatif au passé préhispanique dans les universités péruviennes fit également ses premiers pas tardivement, à la fin du XIXe siècle. Quant à la sociabilité scientifique elle connut aussi de nombreuses vicissitudes et bien peu de sociétés savantes parvinrent à fonctionner durablement ; parmi les premières tentatives éphémères on pourrait mentionner cette *Sociedad arqueológica peruana* fondée par le prêtre historien Manuel González de la Rosa en 1868⁵⁶, ou la *Sociedad de historia del Perú* établie par le directeur de la Bibliothèque nationale Manuel Odriozola en 1877. C'est seulement avec la création de la *Sociedad geográfica de Lima* en 1888 que fut pris un véritable tournant dans l'institutionnalisation de la recherche archéologique nationale⁵⁷. Par la suite d'autres institutions viendront renforcer ce champ d'étude, notamment le *Centro científico* de Cuzco⁵⁸ (1898) et l'*Instituto histórico peruano*.

Cela ne signifie pas pour autant que dans cette période républicaine les Péruviens n'aient pas éprouvé d'intérêt pour leur passé préhispanique, simplement leurs activités

⁵⁴ Guillermo Lumbreras. « Tres fundaciones de un museo para el Perú », in Alfonso Castellón Vizcarra. *Museo peruano: utopia y realidad*. Lima, Industria gráfica, 1986, pp.121-126; Pascal Riviale. « L'archéologie péruvienne et ses modèles au XIXe siècle », in Annick Lempérière et. at. *L'Amérique latine et les modèles européens*. Paris, L'Harmattan, 1998, pp.297-300. Il convient cependant de souligner que l'horizon muséal européen ne fut pas non plus toujours radieux ; par exemple on peut rappeler les vicissitudes connues en France par les premiers musées à vocation ethnographique : le musée naval, le musée ethnographique et le musée américain (tous installés au Palais du Louvre) souffrirent d'un manque d'intérêt des conservateurs et connurent divers déménagements et restrictions avant de fermer définitivement (P. Riviale. *Un siècle d'archéologie française...op.cit.*, pp.264-276).

⁵⁵ Inauguration du musée ; puis lettre d'un particulier offrant au musée un objet à caractère historique, *El Triunfo del Pueblo* [Cuzco], 29 juillet et 5 août 1848.

⁵⁶ La session d'installation de cette société eut lieu dans la salle de réunion de l'université de Cuzco sous la présidence de González de la Rosa le 29 novembre 1868 (« Aviso », *El Meridional*, 27 novembre 1868).

⁵⁷ Sur cette société savante voir Leoncio López-Ocón. « El nacionalismo y los orígenes de la Sociedad Geográfica de Lima », en Marcos Cueto (ed.) *Saberes andinos. Ciencia y tecnología en Bolivia, Ecuador y Perú*. Lima, Instituto de Estudios Andinos, 1995, pp.109-125.

⁵⁸ Voir José Deustua y José Luis Renique. *Intelectuales, indigenismo y descentralismo en el Perú, 1897-1931*. Cuzco, Centro de Estudios Rurales Andinos Bartolomé de Las Casas, 1982, ainsi que Stefanie Gänger. « Conquering the Past : Post-War Archaeology and Nationalism in the Borderlands of Chile and Peru, c. 1880-1920 », *Comparative Studies in Society and History*, 2009, 51 (4), pp.691-714.

intellectuelles et scientifiques dans ce domaine se manifestaient sans doute de manière plus informelle qu'en Europe ou aux États-Unis dans cette même période ; de ce fait ces marques d'intérêt paraissent nettement perceptibles pour l'historien d'aujourd'hui. Au cours du XIX^e siècle de nombreux amateurs d'antiquités locaux réalisèrent des fouilles ou bien eurent l'occasion de découvrir des vestiges archéologiques dans des circonstances fortuites (que ce soit dans le cadre des activités d'exploitation des haciendas ou des mines, ou bien à l'occasion de travaux publics) ; on trouve d'ailleurs mention de nombre de ces découvertes et des observations qu'elles suscitèrent dans la presse régionale ou nationale : on pourrait par exemple citer les articles écrits par Eugenio Larrabure y Unanue dans *El Herald* en 1871, par Teodorico Olaechea dans *El Siglo* en 1876 ou par Modesto Basadre dans *La Patria* également en 1876⁵⁹. Cette activité historique et archéologique, bien que menée dans un contexte situé à la marge du champ scientifique, donna certainement lieu à des débats dans les quelques cercles savants formés durant cette période et bien plus encore lors de *tertulias* et autres réunions informelles entre amis ou membres de clubs locaux, pour lesquelles on n'a conservé aucune traces écrites (hormis peut-être quelques souvenirs anecdotiques), de telle sorte qu'une grande part de cette activité érudite informelle n'était pas visible à l'étranger et donnait par conséquent l'impression de ne pas exister. Nous estimons qu'au contraire les élites péruviennes manifestaient un intérêt non négligeable pour leur passé préhispanique, mais que cela s'exprimait par d'autres formes que celles définies et reconnues par les institutions scientifiques européennes ou nord-américaines. Un indice de cet intérêt se trouve par exemple dans le nombre important de collectionneurs particuliers actifs au Pérou durant cette période.

A travers les témoignages de l'époque et par diverses sources d'archives on sait que ces collectionneurs n'étaient pas peu fiers de pouvoir faire visiter et admirer leur cabinet de curiosités aux voyageurs de passage. Quelques années après son retour en France le comte de Castelnau entreprit de mener à bien une ambitieuse publication des résultats scientifiques de son expédition en Amérique du Sud ; dans un volume consacré aux antiquités andines Castelnau fit représenter par la lithographie divers objets qu'il avait observés et dessinés au musée national de Lima et dans des collections particulières⁶⁰. Bien des années plus tard un autre voyageur chargé d'une mission archéologique par le gouvernement français eut lui aussi abondamment recours aux collectionneurs locaux : début 1876, à peine débarqué au Callao, Charles Wiener fit la rencontre à Lima de José Mariano Macedo, l'un des plus célèbres amateurs d'antiquités, qui venait d'ouvrir dans la capitale un petit musée privé exposant ses riches collections de céramiques et de tissus précolombiens. Wiener fit photographier nombre de ces pièces (photographies qu'il utilisa pour faire ensuite réaliser les gravures illustrant la publication de son récit de voyage), bénéficia de ses conseils et reçut même en cadeau plusieurs poteries afin

⁵⁹ Pascal Riviale « L'archéologie péruvienne et ses modèles... », *op.cit.*, pp.289-290.

⁶⁰ Francis de Castelnau. *Antiquités des Incas et autres peuples anciens*. Paris, P. Bertrand, 1854.

qu'elles soient remises au musée du Louvre⁶¹. Plusieurs amateurs d'antiquités originaires de la région de Cuzco étaient également connus pour leurs vastes collections archéologiques et historiques, ceux-ci motivèrent également l'intérêt des voyageurs étrangers. Le chanoine Justo Ahuacari était au milieu du XIXe siècle l'un de ces érudits désireux de valoriser le passé inca, il avait réuni une importante documentation historique relative au passé préhispanique et possédait dans sa demeure une remarquable collection de portraits des souverains incas admirée par de nombreux voyageurs. On sait par exemple que Laurent Saint-Cricq eut l'occasion de faire la connaissance de Ahuacari lors de son séjour à Cuzco (il l'évoque dans le récit publié de ses voyages) et fut très impressionné par ces peintures. Natalia Majluf⁶² affirme que la série de portraits incas apparaissant sous forme de gravure dans le récit du Français prenait modèle sur une généalogie peinte, propriété du collectionneur cuzquénien ; ce sont d'ailleurs ces mêmes tableaux qui furent utilisés pour les gravures illustrant un ouvrage de Ahuacari publié à Paris⁶³. Parmi les autres collections célèbres à Cuzco, il convient de signaler celle de la famille Centeno. Castelnau avait déjà mentionné cette collection dont il put voir les prémices en 1847 dans la maison de son compatriote M. de Romainville aux environs de Cuzco, mais il semble bien que ce soit son épouse, la Señora Centeno, qui avait surtout le goût pour les antiquités et qui développa cette collection dont la réputation était devenue incomparable dans le dernier tiers du XIXe siècle. Nous disposons des témoignages d'autres voyageurs, tels ceux des frères Grandidier en 1857, puis d'Ephraïm George Squier en 1863, qui nous prouvent que ce cabinet de curiosités avait une résonance internationale et qu'il attirait tous les voyageurs de passage. C'est probablement pour cette raison qu'après le décès de Madame Centeno fut publié à Lima en 1876 un catalogue de cette collection, la famille de la défunte ayant peut-être le projet de la vendre à l'étranger⁶⁴.

Le cas de la collection archéologique d'Emilio Montes illustre aussi très bien la relation particulière établie entre cet amateur cuzquénien et les milieux scientifiques

⁶¹ *La Opinión nacional*, 8 mai 1876 ; Pascal Riviale. *Un siècle d'archéologie française au Pérou...*, p.391.

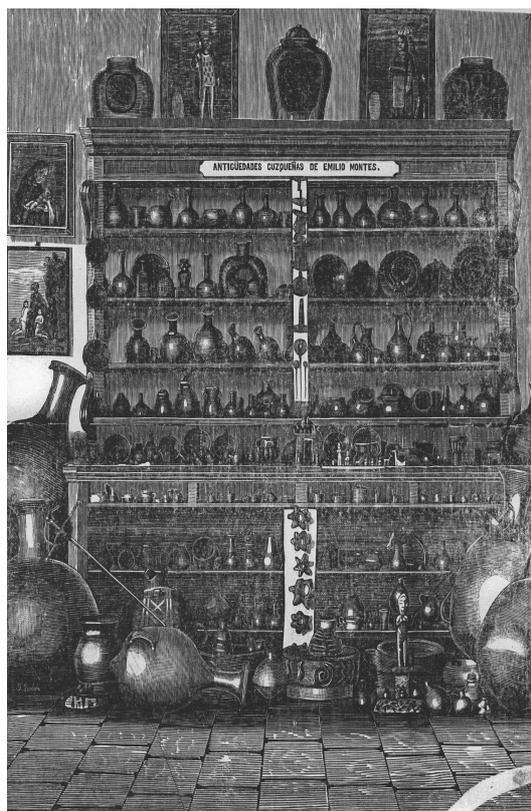
⁶² Natalia Majluf. « De la rebelión al museo : genealogías y retratos de los Incas, 1781-1900 », in *Los Incas, reyes del Perú*. Lima, Banco de Crédito, 2003, p.293 ; Paul Marcoy. *Voyage à travers l'Amérique du Sud de l'Océan Pacifique à l'Océan Atlantique*. Paris, Hachette, 1869. volume 1, pp.251-257. Il est parfois difficile de juger de la validité de la ressemblance entre les modèles originaux et leurs transpositions sous forme d'estampes tant pouvait être grande la liberté d'interprétation adoptée par les artistes chargés de réaliser ces gravures ; on peut cependant dans le cas présent relever un certain nombre de similitudes dans les accessoires associés aux souverains incas dans les galeries de portraits chez Ahuacari et Marcoy : la masse-épée portée sur l'épaule par Sinchi Rocca, la fronde pour Mayta Ccapac, l'écu blasonné pour Tupac Yupanqui.

⁶³ Justo Ahuacari. *Recuerdos de la monarquía peruana, ó bosquejo de la historia de los Incas*. Paris, Rosa, Bouret y Cía, 1850.

⁶⁴ De fait, son fils Adolfo Romainville envoya un exemplaire de ce catalogue à Adolf Bastian à Berlin en juillet 1886 en lui proposant d'acheter cette collection ; la transaction fut effectivement réalisée en septembre 1887 (je remercie Manuela Fischer, responsable des collections sud-américaines du Museum für Volkerkunde de Berlin, pour m'avoir fourni ces informations).

étrangers. Nous ne savons pas précisément quand cette collection fut entamée, mais elle apparaît dans les documents au moins en 1874, quand fut publié dans la revue illustrée *El Correo del Perú* un article intitulé « Antigüedades peruanas » qui lui était consacré. Son auteur y est très clair sur la destination réservée à cette collection :

La collection d'antiquités cuzquéniennes de M. Montes de Segura y Aldazabal est une des plus complètes que connaît l'auteur, nous n'en trouvons pas d'égal sinon celle que possède ma tante Mme María Ana Centeno ; grâce à une grande constance et d'un goût remarquable dans sa constitution, elle se compose d'objets de choix qui ont souvent été admirés par des voyageurs européens. Cependant cette sorte d'objets n'a jusqu'à présent donné lieu à aucune étude scientifique. M. Montes de Segura y Aldazabal, qui est parvenu à former à grands frais une collection complète d'antiquités cuzquéniennes afin de l'emmener en Europe, rendra un service positif à l'histoire antique du pays. Cette collection qui n'est peut-être pour nous qu'une simple curiosité, représente pour l'antiquaire scientifique un objet de vastes études qui pourront aboutir à d'importantes conclusions pour l'archéologie et l'histoire.⁶⁵



Gravure représentant la collection Montes, dans *El Correo del Perú*, 1^{er} février 1874.

⁶⁵ Melquiades Saldivar. « Antigüedades peruanas », *El Correo del Perú*, 1^{er} février 1874 (mais la lettre publiée par le journal est datée de Cuzco, 5 mai 1873).

Quand l'explorateur Charles Wiener passa par Cotahuacho à la fin de l'année 1876 il put voir cette collection et nota l'importance des séries d'objets en pierres d'époque inca qu'elle comprenait. Dans son récit de voyage publié en 1880 Wiener signala qu'Emilio Montes avait envoyé une large sélection de son cabinet de curiosités en France afin d'être présentée à l'Exposition universelle de 1878 mais qu'elle arriva trop tard pour être acceptée par la commission d'organisation et fut renvoyée sans même que les caisses aient été ouvertes ! Enfin, il semblerait que quelques années plus tard ce même Wiener ait tenté de négocier l'acquisition de cette collection pour le compte du Musée d'Ethnographie du Trocadéro à Paris⁶⁶, tentative qui ne put aboutir sans doute faute de budget. C'est seulement en 1893, après sa présentation à la Columbian Exhibition à Chicago qu'elle fut acquise par le Field Museum de cette même ville⁶⁷. Si la perspective d'une bonne vente n'était pas à négliger pour ces érudits et ces amateurs de curiosités, ce ne devait toutefois pas être l'élément moteur essentiel dans la formation de ces collections : l'intérêt historique et la fierté patriotique y étaient par contre sûrement pour beaucoup. Ces personnalités étaient en outre très flattées de faire visiter leur petit musée particulier aux voyageurs de passage - *a fortiori* s'il s'agissait d'individus chargés d'une mission officielle. De même elles devaient être ravies de démontrer leur savoir historique en indiquant aux voyageurs les sites naturels ou archéologiques les plus intéressants de la région, même si cette collaboration informelle n'était pas toujours reconnue ! Souvenons-nous de ce que disait Carlos Fry à propos de l'ingratitude d'un certain voyageur français : « Il y en a d'autres qui omettent ou taisent le nom de ceux qui leur ont prêté d'importants services... »⁶⁸. En dépit de ces possibles déceptions les informations ainsi fournies permirent à de nombreux voyageurs de « découvrir » des sites scientifiquement inconnus, dont l'étude était par la suite relayée par le biais d'institutions savantes européennes ou nord-américaines. Rappelons-le, ce fut grâce à de tels informateurs que Charles Wiener et plus tard Hiram Bingham eurent connaissance de Machu Picchu. L'information sur l'existence de ce site majestueux circulait déjà dans le pays – même si c'était au sein de cercles plus ou moins restreints. Comme le signale Daniel Buck Carlos B. Cisneros écrivit dans son *Atlas del Perú* : « L'ensemble du territoire est parsemé de cités incas en ruines qui offrent un large champ d'investigation aux archéologues [...]. Il existe des localités où l'on n'a pas encore fait la moindre fouille »⁶⁹ ; il mentionnait alors entre autres lieux « le site de

⁶⁶ C'est ce que l'on peut comprendre d'une lettre de Théodore Hamy, le conservateur du musée, à M. Saint-Arroman, haut fonctionnaire au ministère de l'Instruction publique : « Je vous prie de faire adresser à M. Wiener [...] des remerciements tous spéciaux [...] et il sera encouragé à poursuivre une négociation dont il m'a parlé avec M. Montes le propriétaire de la plus riche collection d'objets en pierre qui ait été recueillie au Pérou. » (Paris, 25 avril 1883). Archives nationales, F/17/3846/2.

⁶⁷ Brian Bauer and Charles Stanich. « Killke and Killke-Related Pottery from Cuzco, Peru, in the Field Museum of Natural History », *Fieldiana. Anthropology*, New Series, n°51, December 31, 1990, pp.2-3.

⁶⁸ Carlos Fry. *La gran región de los bosques...* op.cit., p.110.

⁶⁹ Carlos B. Cisneros. *Atlas del Perú, Político, Minero, Agrícola, Industrial y Comercial*. Lima, Librería e imprenta Gil, 1904, p.41, cité par Daniel Buck. « Englishman and German claimed to have discovered

Huaina Picchu ». Pourtant cette information ne fut pas exploitée localement, bien qu'il existât déjà sur place des institutions scientifiques (comme le Centro científico à Cuzco) susceptibles de le faire. Comme le souligne Buck⁷⁰ à ce moment-là on faisait bien peu de cas de ce site – un site archéologique de plus ! – jusqu'à ce qu'en 1911 un certain explorateur américain fasse spécialement le voyage au Pérou pour « découvrir » de nouveaux témoignages de l'histoire ancienne du pays, en particulier le « dernier refuge du dernier Inca », et que sa curiosité soit excitée par ce qu'on lui racontait d'un site perdu dans la végétation tropicale de montagne sur les bords de l'Urubamba...

Conclusion

Les quelques exemples que nous avons donnés ici illustrent la relation particulière qu'entretenaient de nombreux amateurs et érudits péruviens avec les explorateurs étrangers au XIXe siècle : chez les premiers on trouvait fréquemment des collections d'antiquités (que ce soit par véritable intérêt historique, par goût des curiosités, par effet d'imitation ou par désir d'assimilation aux cercles savants étrangers), même si leur activité intellectuelle en tant qu'érudit se soit généralement cantonnée aux *tertulias* ou discussions informelles entre amis autour de questions historiques ; ils disposaient cependant parfois d'un savoir non négligeable concernant leur histoire antique et les sites archéologiques de leur région, mais ils n'éprouvaient que rarement le besoin de le formaliser selon les normes académiques en vigueur en Europe. En revanche les voyageurs et explorateurs étrangers – parfois venus au Pérou tout spécialement à cet effet – parcouraient le pays avec l'objectif de réunir un maximum de données ou d'artefacts pour les remettre ensuite à des musées ou autres institutions scientifiques. Il en allait de même pour les sites archéologiques qui pouvaient être plus ou moins connus des érudits locaux mais faisaient avant tout partie du « paysage ». Un paysage historique, culturel, voire considéré comme patrimonial par ces mêmes érudits, mais pas forcément évalué à l'aune de la science académique occidentale et dont l'étude selon les canons de cette science n'était jugée nécessairement indispensable par tous les historiens péruviens ; d'où peut-être pour certains voyageurs étrangers l'impression de redécouvrir un patrimoine oublié. Parmi les nombreux sites archéologiques « cachés » ou bien « oubliés » répartis sur le sol péruvien dormait le Machu Picchu, probablement connu des gens des environs immédiats qui transitaient par là de temps en temps. Dans la seconde moitié du XIXe siècle divers projets d'exploitation des ressources naturelles ou bien de travaux publics amenèrent un nombre parfois important de personnes à passer par la vallée de l'Urubamba et éventuellement à y stationner quelques temps afin d'y effectuer des observations

Machu Picchu before Bingham », in <http://lastdaysoftheincas.com/wordpress/?p=155> (page consultée le 25 août 2011).

⁷⁰ Daniel Buck. « Fights of Machu Picchu », *South American Explorer*, 32, January 1993, p.32.

topographiques ou des travaux de construction d'un chemin le long du fleuve. On peut supposer que ce fut à l'occasion de ces divers mouvements de personnes que les ruines furent observées – cette fois-ci avec la perception scientifique du XIXe siècle – et que l'information circula parmi les érudits locaux, pour parvenir jusqu'aux oreilles de Charles Wiener qui sut en évaluer l'importance et se procurer les éléments matériels nécessaires à la localisation cartographique du site. Comme il ne put se rendre sur les lieux, le site conserva son secret quelques décennies encore, jusqu'à ce qu'un autre explorateur, Hiram Bingham, ait la ténacité et les moyens nécessaires pour parvenir à ses fins. Bien sûr tout ceci n'aurait pas été possible sans la collaboration des Péruviens, mais aussi sans la forte dynamique scientifique développée et impulsée par les institutions européennes et nord-américaines au XIXe puis au début du XXe siècle en vue d'explorer, de classer et d'interpréter la planète entière.